

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES MEUBLES

J'AVAIS entrepris, il y aura bientôt trois ans, de faire avec vous, mesdemoiselles, une excursion à travers les différents mots qui servent à désigner les objets mobiliers. Nous avions déjà passé en revue les chaises, les fauteuils, les tabourets, & je me proposais de vous dire le reste, lorsque de terribles événements sont venus m'interrompre & changer le cours de mes pensées. Vous ne pouviez pourtant vous contenter d'un mobilier si incomplet, & je semblais avoir prévu que j'aurais quelque jour à vous rendre compte de ma conduite, en ne vous disant rien du diminutif de la selle, la sellette, cette petite chaise de bois sur laquelle on faisait asseoir l'accusé pour subir le dernier interrogatoire.

Et mis sur la sellette aux pieds de la critique,
Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.

BOILEAU.

L'usage de la sellette a été aboli à la Révolution, vous ne voudrez pas le faire revivre pour moi. Je reconnais mes torts, je viens les réparer.

Et d'abord, puisque nous avons commencé par les sièges, achevons la série des meubles de repos en prenant possession des sièges que j'appellerai collectifs, ceux ou plusieurs personnes peuvent s'asseoir en même temps : le canapé, le divan & le

sofa, qui nous viennent tous les trois, comme on pouvait s'y attendre, des régions de la langueur & du repos.

C'est au cousin, nommé en grec *kônops*, qu'il faut demander l'origine du mot *canapé*. « Le *conopée*, dit monsieur Dacier, était une tente, un pavillon, dont les dames se servaient, en Égypte, pour se garantir des cousins, qui y sont en grand nombre, à cause du voisinage de la mer et des marais du Nil. » Ce lit de repos, garni de rideaux destinés à écarter les moucheron, a laissé son nom à notre canapé. Quand le mot fut introduit dans notre langue, au seizième siècle, il venait d'Italie & s'écrivait *canopé*. Rabelais avait même conservé la primitive orthographe, il écrivait *conopée*.

Divan vient de l'arabe *diuân*, mot qui signifie tout à la fois conseil & recueil de poésies. C'est pourquoi l'assemblée du conseil d'État, en Turquie, & le lieu même où se tient cette assemblée se nomment *divan*, & pourquoi aussi *divan* se dit d'une collection de poésies arabes dont chacune s'appelle *ghazel*. *Gœthe* s'est autorisé de cette dernière acception lorsqu'il a intitulé *Divan* son recueil de poésies orientales.

En se rappelant que les Orientaux ont la molle habitude d'être étendus, presque couchés, même quand ils délibèrent, on s'explique que les meubles faits à l'imitation des coussins qui entourent

la chambre du conseil, aient reçu le nom même de cette chambre.

Peut-être ne faut-il pas avoir parlé de l'oriental divan sans rappeler ce qu'on raconte sur la Sublime Porte, nom officiel que les Turcs donnent à la cour du sultan, &, par extension, à la résidence du vizir, où se réunissent les ministres pour traiter les affaires de l'État. On raconte que le respect dont la porte du souverain est devenue l'objet, a pour cause un morceau de la pierre noire, que Mostazhem Billah, trente-septième & dernier calife abbasside, aurait fait enchâsser sur le seuil de la principale porte du palais de Bagdad. Cette fameuse pierre noire, adorée par les musulmans au temple de la Mekke, la *Kabba* (ainsi nommée de sa forme cubique), est celle que la tradition dit avoir été envoyée par Dieu à Abraham, & être devenue noire, de blanche qu'elle était, par les péchés des hommes. Mais il est probable qu'on a pris la cause pour l'effet : un morceau de la pierre noire n'a été placé là sans doute au treizième siècle que parce que la Porte était depuis longtemps en honneur. Ce qui donne quelque poids à cette supposition, c'est que bien des siècles auparavant, la porte du roi signifiait, en Asie, le palais du roi. Chez les anciens Perses, « les jeunes seigneurs, nous dit Bossuet, étaient élevés à la porte du roi avec ses enfants. » Le mot porte a, dans les langues sémitiques, des acceptions analogues à celle de notre mot cour; il se dit d'un tribunal, d'un marché, d'un lieu public. Les deux mots jouent exactement le même rôle en ce qui touche le palais du souverain; la cour du roi c'est, en Orient, la porte du roi. « Iris les trouva tous assemblés pour le Conseil aux portes du palais de Priam. » C'était la coutume des Orientaux. Les Assemblées se tenaient aux portes de la ville ou aux portes des palais des rois. Les livres sacrés en fournissent mille exemples : de là est venue cette expression : à la porte, pour dire : à la cour du grand seigneur. (Madame Dacier, — trad. de l'Iliade.)

Le sofa a été d'abord & est encore, en Orient, une estrade élevée & couverte d'un tapis répondant à ce qui, pour nous, est le trône. Voltaire écrivait, en 1770, à l'impératrice Catherine II : « Il faut que ce prince (Mustapha) soit ensorcelé si de son sofa il ne demande pas la paix à votre trône. » Le mot arabe *soffah* signifie banc, estrade. Ce nom a été donné ensuite à une espèce de lit de repos, & il sert à désigner parmi nous, quand on tient à préciser les choses, un canapé dont le dossier est en trois parties. Ainsi, le divan n'a pas de dossier, c'est un long coussin; le canapé en a un tout d'une pièce, & le sofa en a trois.

Maintenant que nos sièges sont faits, dégageons tout de suite la situation en mettant de côté ceux de nos objets mobiliers dont les noms sont suffisamment expressifs. La *travailleuse* & le *chiffonnier* disent à quoi ils servent & ce qu'ils contiennent; le *soufflet* souffle; les *pincettes* pincet; le

flambeau flambe, & le *candélabre* porte des chandelles (en latin *candela*); la *paillasse* est faite de paille; le *traversin* se place à travers le lit; le *tableau* est un diminutif de table; l'*étagère* parle des étages que forment ses tablettes superposées; les *rideaux* indiquent les rides que cause le froncement ou les plis de l'étoffe, & l'*oreiller* reçoit les oreilles.

Quant à la *taie* de l'oreiller, elle s'est appelée anciennement *toie*, & vient du latin *theca*, étui, gaine, enveloppe. C'est l'idée d'envelopper, de couvrir, qui a fait donner ce même nom à la pellicule ou tache blanche qui se forme sur la cornée de l'œil.

Parmi les objets à feu, il importe peu que le latin de cheminée soit *caminus*, & celui de pelle *pala* (1), tout l'intérêt se concentre donc sur le poêle & les chenets.

Trois objets différents portent ce même nom de poêle : un fourneau, un ustensile de cuisine servant à frire & un voile. Ne se distinguant pas par l'orthographe, il faut qu'ils se distinguent par la provenance.

Le premier, le fourneau, s'est écrit *poisle*, puis *poesle*, & vient du latin *pensile*, suspendu. Les chambres de bains suspendues, construites sur des voûtes & chauffées par-dessous, avaient fait donner au mot *pensile* le sens d'étuve. — Le deuxième, l'ustensile de cuisine, s'est écrit *paele*, *paële*, & vient de *patella*, plat. Le troisième enfin, le voile, s'est écrit successivement *palie*, *paille*, *poêle*, *paesle*, & vient du latin *pallium*, manteau, voile, rideau. — Une des principales cérémonies du mariage, chez les Romains, était de faire passer sous le joug les nouveaux époux : d'où le mot *conjugium* (joug commun) pour signifier mariage. L'usage du poêle, dans l'Eglise catholique, rappelle cette cérémonie.

Chenet s'est écrit autrefois *chienet*, *chiennet*,

(1) Ce que la pelle nous a donné de mieux, c'est un proverbe dont on se sert très-peu, bien qu'il réponde à une situation fréquente. — Les défauts que nous découvrons le plus aisément chez les autres sont ceux que nous possédons. Est-ce l'expérience qui nous rend habiles à les reconnaître? Est-ce un secret instinct qui nous pousse à les proclamer? Est-ce enfin parce qu'ils sont pour nous une sorte de justification, que nous espérons faire croire en les signalant que nous en sommes exempts? — C'est un peu, je pense, par toutes ces raisons à la fois. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le bossu se moque du bossu, le boiteux du bancal, un sot d'un autre sot, & que les gens les plus ridicules sont ceux qui se plaignent le plus des ridicules des autres. Cette idée est exprimée par le proverbe : *La pelle se moque du fourgon*, dont le sens littéral est que, pour arranger, pour remuer le feu, la pelle & le fourgon se valent. — L'abbé Têtu dit rudement à notre voisine : Mais, madame, si elle vous avait répondu que la pelle se moque du fourgon, qu'auriez-vous dit? — Monsieur, dit-elle, je ne suis point une pelle, & elle est un fourgon. » (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

chiennet, parce que les chenets avaient la figure de deux petits chiens couchés sur le ventre. C'est à ces vrais amis, symboles de la fidélité, que nos pères avaient tout d'abord confié la garde du foyer. Le bouc, qui, en Allemagne, joue un rôle plus considérable que chez nous, semble avoir reçu la même mission : le chenet des Allemands s'appelle *feuerbock* (bouc du feu).

Puisque l'occasion s'offre de parler du bock allemand, je veux la saisir pour vous expliquer comment les Français sont arrivés à donner le nom de *bock* à un verre de bière, sens que les Allemands eux-mêmes ne comprendraient pas. Il y a en Allemagne un proverbe : *être heurté, poussé par le bouc*, qui signifie avoir trop bu, être en état d'ébriété ; or, comme la bière nouvellement portée facilement à l'ivresse, on a marié les deux idées en appelant bière de bouc celle qui met le buveur dans l'état prévu par le proverbe. Cette expression est adoptée en Allemagne, surtout en Bavière, & l'habitude est si bien prise, que les brasseries ont souvent pour enseigne une tête de bouc. Lorsque, dans la profusion d'annonces qui remplissent les journaux allemands, une bière nouvelle est signalée par une image, cette image est toujours l'inévitable tête de bouc. Cette bière s'appelle donc *bock bier*. Quand le mot nous est venu avec la chose, nous avons bula bière en répétant son nom, sans nous guère soucier, selon notre coutume, de sa signification. Nous avons dit un bock bier, & pour abrégé, un *bock*. De telle sorte qu'aujourd'hui bouc est devenu synonyme de verre ; il n'est pas rare d'entendre dire : Mon bock est vide, est trop petit ou n'est pas plein. J'ai eu même l'heureuse fortune de rencontrer un orateur d'estaminet qui enseignait que *boc* (c'est ainsi sans doute qu'il l'écrivait) était de la même famille que *bocal*, & signifiait proprement petit vase ou verre. « C'est vous qui êtes de la famille du bocal », lui riposta un impertinent, qui faisait allusion, je le crains bien, à la famille des cornichons (1).

Du bocal & des cornichons, nous pouvons, sans que la transition soit trop brusque, passer à l'*armoire*, qui parfois les contient. L'ancienne orthographe était *armaire* (du latin *armarium*, formé de *arma*, armes). Originellement, les armoires & coffres que désigne le mot latin *armarium* servaient surtout à renfermer des armes. Grande surprise de nos aïeux d'il y a plusieurs siècles s'ils voyaient de combien d'objets inutiles & encombrants sont remplies les armoires de leurs descendants. Se nourrir & se défendre, telle était la vie

alors, & cela simplifiait bien des choses : dans l'armoire, des armes & des armures ; dans le buffet, du pain.

C'est le latin *arma* qui explique la parenté des mots armoire & armoiries, placés aujourd'hui, par leur signification, à une si grande distance l'un de l'autre. Les armoiries, signes symboliques de distinction pour les familles, les peuples & les villes, étaient gravées d'ordinaire sur les armes, sur le bouclier ou écu.

Une armoire est restée tristement célèbre dans l'histoire : c'est l'armoire secrète, dite *armoire de fer*, que l'on découvrit, par les lâches révélations de l'ouvrier qui l'avait construite, au palais des Tuileries, en 1792. On y trouva, ou l'on prétendit y trouver, des papiers dont s'armèrent, pour le perdre, les accusateurs de Louis XVI.

Le buffet, dont j'ai dit le nom tout à l'heure, est un cas particulier de l'armoire. A plus d'un titre, il mérite une mention spéciale. Quand un malade est abandonné par la Faculté, & qu'on a prononcé l'arrêt qui bannit l'espérance, il doit être permis aux empiriques d'essayer de le sauver. Buffet est dans un cas analogue : depuis longtemps, les maîtres de la science ont déclaré son origine inconnue. Le buffet a reçu partout, au château comme à la chaumière, une hospitalité toute gracieuse ; mais il la doit à ses qualités personnelles, aux services qu'il a toujours rendus, beaucoup plus qu'au lustre de sa naissance. Cette situation étant donnée, on ne s'expose à froisser aucune susceptibilité en cherchant, même dans les rangs obscurs, une origine à ce pauvre abandonné.

On est, dit Bidoisien, toujours fils de quelqu'un.

Le verbe bouffer, onomatopée exprimant le bruit que fait la bouche en soufflant, a donné naissance aux mots bouffe, bouffon, bouffonnerie, où l'idée du rire éveille celle du gonflement des joues ; ce même verbe est à la racine des mots bouffant, bouffi, bouffade, bouffée, bouffette, bouffissure, qui tous aussi parlent de ce qui renfle, se gonfle, se fait gros, — & je ne vois pas pourquoi ce verbe, père déjà d'une grande famille, ne compterait pas le buffet au nombre de ses enfants. Le buffet, qu'on le regarde comme le meuble où se mettent la vaisselle, le linge de table & les victuailles, ou comme le comptoir de la taverne (il a eu aussi cette signification, qui revivra aujourd'hui dans les buffets des bals & des chemins de fer), est l'objet ou le lieu qui donne à l'appétit les moyens de se satisfaire, aux joues l'occasion de se gonfler.

Et pourtant, lorsque je m'approche
Du lieu où repaître je veux,
Je vais, regardant curieux,
Plustôt au buffet qu'à la broche.

OLIVIER BASSELIN.

Le peuple, dont le langage imagé est parfois si

(1) Le cornichon est un petit concombre ; il n'a pris le nom particulier de cornichon que parce qu'il affecte la forme d'une corne. Or, si cornichon, lorsqu'on a commencé à en faire usage au figuré, a voulu dire insignifiant, plat, insipide, il a peut-être dû ce sens à ce que le concombre est un fruit sans saveur, sans parfum & à peu près sans goût.

expressif, ne dit-il pas *bouffer* dans le sens de manger, de bâfrer ?

Et puis enfin *buffe*, dans le vieux langage, signifiait soufflet, coup sur le visage, de même que soufflet se dit encore, dans l'art militaire, de la partie du casque qui couvre les côtés de la figure, & là encore ce sont les joues que l'on retrouve.

On m'objectera peut-être que le buffet d'orgues ne trouve pas son compte à cette explication ;

mais l'instrument n'a été appelé buffet que par comparaison avec l'armoire, & la cause première ne le regarde pas. Le point de départ seul établit l'origine : ce n'est pas parce qu'ils travaillent l'acajou, le noyer ou le palissandre, que les menuisiers en meubles s'appellent *ébénistes*.

CHARLES ROZAN.

(*La fin au prochain numéro.*)

MARIE-EDMÉE PAU

Le 9 mai 1871, on célébrait à Nancy, livré aux Prussiens, les funérailles d'une jeune fille, & toute la ville suivait ce modeste cercueil drapé de blanc & couvert de fleurs ; cinquante soldats français, à peine convalescents de leurs blessures, débris sanglants de notre pauvre armée, marchaient dans le triste cortège, au milieu des petits enfants & des femmes. C'était le cercueil de Marie-Edmée Pau, jeune fille ignorée durant sa courte vie & sur la tombe de qui descend maintenant un tardif rayon de gloire, car en elle semble incarnée l'image de son fier & doux pays, la Lorraine. Nous dirons en peu de mots ce qu'elle fut & quelle œuvre elle a laissée.

Marie-Edmée Pau était fille d'un officier supérieur, revenu paralysé du siège de Rome ; elle fut élevée près du lit de son père, elle reçut ses leçons & celles d'une mère tendre & intelligente, & elle montra de très-bonne heure une âme sérieuse & forte, et un esprit tourné vers les grandes choses. La sainte & l'héroïne de son pays, Jeanne d'Arc, lui inspira un amour enthousiaste & elle conçut la pensée de traduire par le crayon l'histoire, non de la guerrière, mais de la bergère. Elle visita avec sa mère les lieux que Jeanne avait habités ; elle vit de ses yeux le Bois-Chenu, la Meuse, l'église de Domremy, l'humble chaumière & le petit jardin où Jeanne a vécu, la fontaine à moitié tarie auprès de laquelle saint Michel lui est apparu & les murs de la chapelle où elle s'entretenait avec sainte Catherine & sainte Marguerite. Quand ses yeux furent remplis de ces paysages & son âme de ces souvenirs, elle prit la plume & le crayon : elle écrivit d'un style naïf *l'Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc*, & elle illustra de dessins charmants, qui représentaient Jeanne d'Arc dans les diverses scènes de son enfance ; on la voit gardant les moutons de son père, filant son fuseau

près de sa mère, jouant avec ses compagnes, priant seule dans les champs, écoutant *ses voix* à l'ombre de l'arbre des Fées ; le livre finit avec l'existence pastorale de Jeanne ; dès qu'elle porte l'épée & qu'elle chevauche parmi les chevaliers, la main timide de mademoiselle Pau s'arrête.

Elle avait devant elle un bel avenir artistique ; elle avait étudié à Paris sous M. Léon Coignet, & de retour à Nancy, elle ouvrit un cours de dessin, où la sympathie & la confiance qu'elle inspirait amenèrent de nombreuses élèves. Ses heures de loisir, elle les consacrait à l'étude, & aussi à l'instruction des enfants pauvres, à qui elle donnait l'aumône du temps & du cœur dont elle était prodigue pour tous.

La funeste guerre de 1870 tomba comme la foudre sur cette destinée tranquille & studieuse. Le frère unique d'Edmée partit avec son régiment & fut laissé parmi les morts, après la bataille de Wœrth. Edmée avait pour ce frère une tendresse ardente ; & quoiqu'on lui répât qu'il avait disparu, elle le chercha avec l'obstination du dévouement, & elle finit par le retrouver en Alsace, dans la chaumière d'un ouvrier mineur ; il était amputé de la main droite & blessé à la jambe. Les Prussiens voulurent le réclamer & l'envoyer en Allemagne, mais Edmée le leur disputa & elle eut le bonheur de ramener le fils mutilé dans les bras de leur mère. Ce fut la dernière joie qu'elle goûta sur la terre ; peu de jours après, le jeune homme, à peu près rétabli, reprit du service avec le grade de capitaine, & les angoisses de sa mère & de sa sœur recommencèrent.

La seule distraction d'Edmée ce furent les soins qu'elle prodigua aux soldats blessés, & aux infortunés prisonniers ; là, elle se donna tout entière, & elle mêla à la plus ardente charité l'ingénieuse délicatesse de son âme. Les trains de prisonniers se

succédaient à Nancy; on vit mademoiselle Pau parcourir chacun de ces convois, imposant par sa douceur & son courage à la brutalité prussienne : elle distribuait aux malheureux soldats nus & affamés des vêtements & des provisions, puis, un crayon à la main, elle prenait leurs noms, l'adresse de leurs familles & leur faisait écrire ou écrivait elle-même deux ou trois lignes qu'elle faisait parvenir.

Qui dira les consolations dues à cette charitable pensée ? il lui arriva même, lorsque ses services étaient inutiles à la gare, d'aller dans les ambulances faire le portrait au crayon de quelques mourants qu'elle envoyait à leur famille. Elle eut le courage de pénétrer dans une salle de dissection, où l'on venait de déposer le cadavre, affreusement mutilé, d'un jeune franc-tireur, nommé Frontart : elle pria longtemps à côté de lui, elle copia sa belle tête, coupa une boucle de ses cheveux & envoya ces précieuses reliques à la pauvre mère...

On était arrivé au mois de janvier 1871 ; l'armée de Bourbaki agonisait sur les routes & au milieu

des neiges de la Suisse; le frère d'Edmée se trouvait parmi ces malheureux soldats, et depuis trois semaines il n'avait pas donné de ses nouvelles. Une seconde fois, sa sœur partit à sa recherche : elle traversa la Suisse, s'arrêtant dans les ambulances, examinant d'un œil anxieux les mourants & les morts, & ne trouvant nulle part celui qu'elle cherchait. On lui apprit enfin qu'il vivait & qu'il se portait bien, la nouvelle était certaine. Aussitôt, & sans satisfaire son affection, sans embrasser ce frère chéri, elle retourna à Nancy porter l'heureuse nouvelle à sa mère.

Ce fut là le dernier sacrifice de sa vie : épuisée de forces, elle tomba malade & mourut. Telle fut la courte vie d'Edmée Pau : vie de foi, de dévouement et d'inspirations sublimes; elle laisse à sa mère & à sa patrie un souvenir ineffaçable; elle laisse aussi une œuvre d'art que l'on voudrait voir répandre, afin que cette belle fleur de Lorraine s'élève à l'ombre de la mémoire de Jeanne d'Arc.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

PROMENADE AUTOUR DU MONDE

1871

PAR LE BARON DE HUBNER (1).

Le spirituel diplomate, auteur de ce livre, ne l'a pas positivement écrit pour les jeunes filles, & quoique aucun de ses tableaux ne blesse la décence, les détails de mœurs dans lesquelles il se voit obligé d'entrer auront surtout de l'intérêt pour un âge plus avancé. Nous emprunterons seulement à cet ouvrage, distingué autant qu'amusant, une peinture de la vie domestique aux États-Unis. On cite trop souvent en exemple aux Français l'Amérique du Nord, ses institutions & ses mœurs; il est bon de savoir ce que les fils de Washington ont fait de la famille & du foyer, & l'on se demandera si ce modèle n'est pas plus à fuir qu'à imiter.

« ... C'est le troisième jour que je suis à Chicago, & il me semble déjà avoir épuisé la matière. Dans l'ouest, les villes sont promptement vues, & elles se ressemblent toutes. On peut en dire autant des hôtels qui remplissent un si grand rôle, non-seulement dans la vie des voyageurs, mais dans celle des résidents. Un grand nombre de familles, surtout les nouveaux mariés, vivent dans les auberges. Cette méthode sauve la dépense d'un premier établissement & les ennuis du ménage; elle facilite aussi les déplacements, si fréquents dans la vie des Américains, d'une ville à une autre. Mais elle a l'inconvénient de condamner la jeune femme à l'isolement & à l'oisiveté. Pendant la journée, le mari est à ses affaires; il rentre à l'heure des repas, qu'il avale en silence avec la férocity de l'homme affamé; puis il retourne à sa galère. Les enfants, s'il y en a, lorsqu'ils ont atteint l'âge de cinq à six ans, fréquentent les écoles, s'y rendent & en reviennent seuls, passent le reste de leur temps comme bon leur semble, jouissent, en un mot, de la plus entière liberté.

« L'autorité paternelle est à peu près nulle, ou elle ne s'exerce pas. Quant à l'éducation, on ne

(1) Deux volumes in-8°. Librairie Hachette. Prix 7 fr.

leur en donne aucune; mais l'instruction, toujours publique, est comparativement forte & surtout accessible à tous. Ces petits gentlemen ont le verbe haut, le regard altier & fin (*sharp*) de l'homme mûr de leur nation; ces petites dames de huit à dix ans brillent déjà dans l'art de la coquetterie, de la *flirtation*, & promettent de devenir de *fait young ladies*. Mais elles seront de fidèles épouses; si leur mari fait de bonnes affaires, elles l'aideront, par un luxe effréné de toilette, à se ruiner; elles accepteront la misère avec résignation & sérénité, & se lanceront dans les mêmes folies le jour où la fortune leur aura souri de nouveau.

» Le foyer domestique, si cher à l'Anglo-Saxon, ne forme qu'un élément secondaire dans l'existence de ses cousins d'outre-mer. Cela s'explique d'ailleurs aisément. Dans le nouveau monde, l'homme naît conquérant; toute sa vie est une lutte constante, une concurrence forcée à laquelle il ne peut se soustraire, une course au clocher ouvrant, à travers de grands obstacles, la perspective de gains immenses. Il ne veut, il ne peut pas rester les bras croisés; il faut qu'il marche toujours, car s'il s'arrêtait, ceux qui le suivent l'écraseraient sous leurs pieds. Pénétrer dans la forêt vierge, y tracer des clairières qui serviront de routes aux frères de la prochaine génération, transformer en terres labourables l'Océan vert des prairies qui se déroule devant lui, arracher à la barbarie les Peaux-Rouges, ce qu'il fait en les exterminant; vaincre la nature sauvage & conquérir un continent, voilà la mission que la Providence lui a assignée; les douceurs, l'intimité du foyer domestique ne trouvent que fort peu de place dans sa fiévreuse & militante existence.

» Est-il heureux? A en juger par son air fatigué, triste, souvent délicat & malsain, on serait enclin à en douter. L'excès du travail non interrompu ne saurait convenir à l'homme; il épuise ses forces physiques, il exclut les jouissances de l'esprit & le recueillement de l'âme.

» Mais c'est la femme qui souffre le plus de ce régime : elle ne voit son mari qu'une fois dans la journée, une demi-heure au plus, & le soir, quand brisé de fatigue, il rentre pour chercher le sommeil. Elle ne peut alléger le fardeau qu'il porte, partager ses peines, ses travaux, qu'elle ne connaît guère, puisque, faute de temps, le commerce des âmes n'existe pas entre eux. Comme mère aussi, sa part dans l'éducation des enfants est minime. Ceux-ci passent la plus grande partie de la journée hors de la maison & s'élèvent eux-mêmes. Ils ignorent l'obéissance & le respect dus aux parents, mais ils apprennent aussi à se passer de leur protection & à se suffire à eux-mêmes; ils mûrissent vite & se préparent, dès l'âge le plus tendre, aux luttes de la vie âpre & aventureuse qui les attend. Enfin, si on est en pension dans un de ces caravansérails, la femme n'a pas même la ressource des distractions & des petits soucis du ménage.

» Est-ce en compensation de ces privations que

la société américaine l'entoure de privilèges & d'égards inconnus dans le vieux monde? Partout & à toute heure, elle peut paraître seule en public. Seule, elle voyage des bords de l'Atlantique au golfe du Mexique; partout elle est l'objet d'une galanterie qu'on appellerait chevaleresque si elle était moins banale, & qui parfois tourne au grotesque & au ridicule. Je suis assis dans un de ces *tramways-cars* qui parcourent les rues des grandes villes. Un léger coup de parasol ou d'éventail me tire de mon sommeil ou de mes pensées, & voilà, fièrement dressée devant moi, une jeune femme qui me toise de pied en cap d'un regard hautain, impérieux, voire même courroucé. Je m'empresse de me lever; elle prend ma place sans me remercier, ne fût-ce que d'un sourire ou d'un regard. Je suis pourtant obligé de faire le reste du voyage dans une position assez inconfortable, debout & m'accrochant péniblement à une courroie posée à cet effet le long du plafond de la voiture. Un jour, une jeune fille avait expulsé, d'une façon particulièrement cavalière, un vieillard infirme : au moment où elle quittait la voiture, un des voyageurs la rappela :

« Madame, lui dit-il, vous avez oublié quelque chose. »

Elle revint précipitamment sur ses pas.

« Vous avez oublié de remercier monsieur. »

» On a souvent admiré cette galanterie. Je la trouve, je le répète, banale, banale comme tant de choses en Amérique, comme, par exemple, le luxe des auberges, dont le riche mobilier est si peu en harmonie avec la société fort mêlée qu'on y rencontre. D'un autre côté, c'est la mode de jeter le blâme sur la femme américaine. On la trouve coquette, dépensière, frivole, courant après les plaisirs. Ces accusations me paraissent injustes. Elle porte l'empreinte de la situation qui lui est faite & de l'atmosphère qu'elle respire. Jeune fille, elle suit le penchant de son sexe, qui n'est pas, comme chez nous, réglé & modéré par les exemples & l'enseignement de la mère : elle désire plaire, & si elle est d'un naturel vif, elle deviendra *fast*, c'est-à-dire, par des rires bruyants & des regards provoquants, elle tâchera d'attirer & de retenir autour d'elle le plus grand nombre possible de jeunes gens. Mais cette coquetterie de village dépasse rarement certaines limites.

» La femme mariée est, règle générale, on ne peut plus respectable. Si elle aime trop la toilette, c'est que son mari le veut; si on la voit beaucoup dans la rue, c'est qu'elle n'a rien à faire chez elle; si elle prend des allures d'émancipée, c'est qu'elles lui sont octroyées par la société. C'est un manque de goût, ce n'est pas un crime...

D'accord, mais quelle est la femme française qui souhaiterait changer la dignité modeste de son sort contre les libres allures des citoyennes de la libre Amérique?...

LES PIEDS D'ARGILE

PAR MAD^{EMOISELLE} ZÉNAÏDE FLEURIOT (1).

Nous avons lu avec beaucoup d'attention, dans le journal *l'Ouvrier*, où il a paru d'abord, le nouveau roman de mademoiselle Fleuriot; & tout en reconnaissant, en louant les qualités propres à l'auteur, l'esprit, la vivacité, la couleur, la souplesse, nous avons regretté que le sujet excellent choisi par elle, ne rendit pas tout ce qu'on pouvait en attendre, & qu'attardée aux détails, aux petites fantaisies du pinceau, elle ait manqué les grands traits d'où devait sortir la moralité de son travail.

Voici le plan de son livre.

M. Trahec est, quoique breton, un impie déclaré; il a élevé à son image & ressemblance sa fille unique, Armelle; ils vivent dans la plus étroite union, le père adore sa fille, la fille se modèle sur son père, & tous deux, grâce à la richesse & aux dons intellectuels dont ils sont comblés, répandent autour d'eux la contagion du mauvais exemple. L'immoralité, née de la libre pensée, gagne, comme une marée montante, ces Bretons si honnêtes & si croyants jadis; mademoiselle Fleuriot, au lieu de s'amuser à des tableaux microscopiques, à des intérieurs plaisants de vieilles filles, à la caricature trop prolongée d'une institutrice, aurait bien dû nous dépeindre les ravages du mal moderne sur ces populations dont elle connaît si bien les mœurs et le caractère; un seul exemple, celui d'un tailleur devenu voleur parce qu'il ne croit plus en Dieu, ne suffisait pas; il est d'ailleurs, fort écourté. M. Trahec ne tarde pas à démontrer d'une autre manière, que sa statue n'est pas d'un seul métal; il devient épris d'une jeune fille, il l'épouse, il l'amène en Bretagne; il accable de douleur Armelle, dont l'amour égoïste ne veut pas céder, ne veut pas plier, & il meurt en déshéritant cette enfant qui lui fut si chère & à laquelle il avait promis la propriété du domaine où ils avaient vécu ensemble. Dans la seconde moitié de l'ouvrage, les événements se précipitent; on voudrait les retenir pour leur dire: expliquez-vous donc! mais ils courent; ils s'entassent, & l'on arrive à la fin des deux volumes, amusé & désappointé à la fois. Le défaut de mademoiselle Fleuriot, son goût pour les détails, pour les petites caricatures, est là tout entier, mais entières aussi ses qualités incontestables: foi, esprit et franchise. Si le livre a une suite, & il en demande une, nous l'annoncerons à nos lectrices.

(1) Deux volumes, chez Lecoffre. — Paris, rue Bonaparte. Prix : 4 fr.

ENFANTS ET MÈRES

PAR MARIE JENNA.

On s'est plaint que la jeune génération est énermée, amollie, &, par conséquent, démoralisée; on s'est plaint qu'une légion de poètes se soit mise à abaisser ce grand sentiment maternel qui n'est beau que lorsqu'il est aussi sévère que tendre, lorsqu'il tend à élever, élever toujours le petit enfant, à en faire un homme, un homme de bien, un saint si on le peut; les poètes ont matérialisé cet amour, ils n'ont vu dans l'enfant que la beauté de la chair, dans la mère que les caresses, & ils ont ravalé à un niveau tout terrestre le sentiment qui venait de Dieu. Et voilà un poète, une chrétienne, qui, pour flatter la folie des mères, met la petite idole sur un autel, l'encense & l'adore, & oublie que ce petit être, eût-il la beauté d'un ange de Raphaël, doit être avant tout réformé & corrigé! Je le dis en toute sincérité, les élans, les attendrissements, l'enthousiasme de Marie Jenna sont d'un poète, c'est possible. Qui! mais ils ne sont pas d'une mère. Une mère aime & se dévoue, elle n'idolâtre pas. Dans les vers de madame Desbordes Valmore, le *Petit Oreiller*, un *tout Petit Enfant s'en allait à l'école*, Paul, le *Petit menteur*, je reconnais le profond accent maternel; celle-là connaît les enfants, qui ne sont ni diables ni anges, mais de pauvres fils d'Adam, pleins de défauts qu'il faut corriger, pleins de grâces qu'il faut tâcher de ne pas voir. La morale coule de ses livres avec la tendresse & la poésie; en la lisant, on se prend à aimer son fils & sa fille qui ont fait honneur à leur mère, on sent que l'on aime les enfants, mais c'est bien à un sentiment tout contraire que l'on arriverait en lisant souvent des diatribes comme celui-ci :

Si je reviens à vous sans cesse, ô petits anges,
Comme si de mes chants je n'avais souvenir,
Et si jamais ma voix, en disant vos louanges,
N'en peut finir!
C'est qu'à votre poète ainsi qu'à votre mère,
Toujours vous apportez de doux étonnements,
Et c'est que votre charme enchante & désespère.
Petits enfants!
C'est que si dans mon rêve un trait de votre image
A paru se fixer sous le mot transparent,
Une heure après, ma main veut déchirer la page
En vous voyant!

Ces termes extatiques n'ont rien de bon; ils ne sauraient que nuire. Nous espérons que de nouveaux vers de Marie Jenna nous prouveront qu'elle est revenue à ces idées naturelles & nobles qu'elle a su si bien exprimer jadis, & que nous aurons tant de plaisir à applaudir de nouveau (1).

(1) Un volume, chez Didier. Prix : 3 francs, 35, quai des Augustins, Paris.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

SEPTIÈME LETTRE

SUR LES CONVERSATIONS POLITIQUES

Ma chère Nathalie,

Je ne m'attendais guère à ce que vous me demandez. Nos aïeules en auraient souri il y a un siècle, & il faut vraiment la tournure de nos idées & de nos mœurs contemporaines pour que votre question se trouve avoir, comme elle l'a en effet, un sens plausible & raisonnable.

Vous me demandez, ma chère cousine, quelle figure peut faire une jeune personne dans une conversation politique, & si la prudence la mieux avisée ne conseille pas à une femme de s'en retirer tout à fait, plutôt que d'y prendre une part hasardeuse ou même d'y obtenir un succès ridicule.

Je vous dirai d'abord qu'après y avoir bien réfléchi, je suis revenu moi-même sur mon premier mouvement de surprise. Les conversations politiques ne sont point aussi nouvelles qu'elles le paraissent. Elles ont chez nous de bien antiques antécédents, & il n'est pas difficile de reconnaître, sous d'autres formes & avec d'autres objets, ces mêmes préoccupations politiques qui, du temps de la race gauloise, frappaient déjà l'esprit observateur de César.

Vous avez assez pratiqué la littérature originale du temps de Louis XIV & ces Mémoires qui en sont en quelque sorte la fleur & le parfum, pour avoir remarqué la place que les faits & gestes de la cour, les déterminations du roi, les nouvelles de la guerre, les nominations aux charges & aux emplois, tenaient dans les préoccupations & dans les entretiens d'alors. On en causait dans les ruelles, on s'en écrivait chaque jour, à ce point que la chronique d'un règne peut se dépouiller dans les petits billets de deux amies, ou se reconstruire sur les notes d'un agenda.

Si l'homme a pu être défini, d'après la formule du vieil Aristote, un être éminemment sociable, ce mot a dû se dire plus particulièrement du Fran-

çais. C'est un des grands charmes de notre caractère de ne point nous isoler ni nous retrancher du reste de l'univers; de faire, au contraire, rentrer dans notre sphère d'attraction, & pour ainsi dire d'existence, tout ce que notre esprit peut atteindre par sa pensée, ou notre âme ressentir par sa sollicitude.

Ajoutez-y cette circonstance particulière que notre tempérament est porté à l'action, que nous sommes plus prompts encore par la parole, & qu'il nous en coûte aussi peu pour reconstruire un monde que pour nous le figurer.

Il n'est donc pas bien étonnant que les choses de l'État finissent par nous apparaître comme nôtres, tant notre imagination met de promptitude & de puissance à s'en emparer. Il en résulte, par une conséquence toute naturelle, que nous y apportons le même zèle, le même entraînement, la même passion qu'à nos propres affaires.

Je n'ai pas besoin, Nathalie, de vous faire remarquer jusqu'à quel point nous nous sommes éloignés aujourd'hui des vieilles traditions monarchiques. Les temps sont bien changés; & malgré les efforts des chroniqueurs pour exciter & satisfaire tour à tour notre curiosité au moyen de leurs petites nouvelles & de leurs informations d'antichambre, nous sentons bien qu'il se remue dans nos âmes des problèmes d'une tout autre portée. Il n'est plus question ni des préséances de l'étiquette comme au temps où les duchesses de Saint-Simon se disputaient le tabouret, ni même de changements de portefeuilles comme au temps des rivalités parlementaires. C'est notre destinée elle-même qui est en jeu; & sous cette lutte de paroles, on sent poindre l'animosité des principes, souvent les velléités de la haine ou les instincts de l'extermination.

Quelle peut être la place d'une femme dans ces débats irrités & envenimés, où la politesse semble avoir oublié ses habitudes & la convenance ses droits? Je ne m'étonne pas extraordinairement de voir, tous les jours, une scission de plus en plus marquée s'opérer, même dans les meilleures compagnies, entre la partie féminine & la partie masculine de la société. Lorsqu'on se met à parler

politique, les dames se retirent ou se tiennent à part. Il semble qu'il n'y ait plus place pour elles, & elles ne mettent pas moins d'empressement à s'éloigner que les hommes d'impatience à les voir partir.

Ces habitudes sont déplorables; elle contribuent singulièrement à cette espèce de rudesse & de rusticité dont aujourd'hui nos mœurs sont notoirement entachées. Il règne dans la tenue & jusque dans le discours un sans-gêne dont on aurait rougi autrefois. Cet abandon regrettable qui tourne à la mauvaise éducation, vient en grande partie de ce que les femmes ne tiennent plus leur rang dans les conversations sérieuses. Elles abdiquent, & de leur côté, elles s'abandonnent à corps perdu à la frivolité, comme nous-mêmes à la grossièreté & à la raideur.

Je veux bien que la politique soulève les passions & déchaîne la parole. Je reconnais que force gens, raisonnables d'ailleurs & habitués à se contenir dans toute espèce d'entretiens & de circonstances, perdent tout d'un coup leur sang-froid & cessent de se posséder dès qu'on met sur le tapis ces malheureuses questions de la forme du gouvernement ou du choix des personnes. Elles s'irritent, s'emportent & ne se connaissent plus. Vous ne retrouvez plus en elles cette aisance, ce savoir-vivre, ce don de répliquer sans combattre, d'élever sans se contredire, de couper court sans briser; en un mot, de ce qui fait les hommes dument élevés & habitués à la bonne compagnie.

Mais, ma cousine, plus la politique porte en elle de vertige & de contagion, plus elle enivre les hommes, jusqu'à les jeter, malgré toutes leurs qualités, dans la déraison & dans la fureur; plus il devient nécessaire que les femmes ne se désintéressent pas de ces conversations & qu'elles y apportent, comme un gage de modération & de respect, leur attention & leur présence. Elles seraient vraiment trop humbles & trop modestes, de se regarder volontairement comme au-dessous de pareils sujets. S'il y a dans la politique un côté misérable & transitoire dont le seul effet est de servir ou de compromettre les ambitions, il y a aussi, à le prendre de plus haut, un côté par où elle représente non plus seulement les intérêts des personnes mais les droits des nations, les grands principes sur lesquels repose l'ordre social, en un mot, les obligations du devoir, étendues de la conscience des individus aux fonctions de la civilisation moderne.

Je me laisse entraîner, ma chère Nathalie, & je vous entretiens assez mal à propos du devoir de la femme, alors que, jeune fille, votre rôle est plus modeste & moins ambitieux. Vous m'annoncez, pour la semaine prochaine, le retour de madame votre tante, & vous voyez venir avec un vif plaisir le moment qui mettra fin à votre règne d'un jour. Je me conformerai à votre dernière recommandation. Je n'oublierai point que Nathalie, la jeune maîtresse de maison, n'existe plus depuis

le retour de sa tante, & que je m'adresse de nouveau à ma chère cousine revenue à son rôle de jeune personne.

Vous allez peut-être vous étonner & me trouver un peu paradoxal; mais la vérité est, selon moi, Nathalie, qu'une jeune fille aussi réservée, aussi discrète, aussi effacée qu'il vous plaira de la supposer, ne doit point se désintéresser entièrement des conversations politiques, qu'elle y a son rôle & sa place. C'est souvent faute d'avoir discerné ce devoir, que tant de jeunes filles contribuent singulièrement à rendre la maison paternelle malsade & le séjour du foyer domestique insupportable à un père & à des frères.

Je concède que, jeune fille, vous n'avez absolument rien à dire sur ces graves sujets, dès qu'il se trouve là un étranger & que vous n'êtes plus dans la complète intimité de la famille. Il vous convient avant tout de garder le silence & d'écouter avec ce désintéressement poli qui, sans indiquer le parti de se dérober à l'entretien, témoigne d'avance tout au moins la ferme résolution de ne pas répondre. Ces problèmes ne sont pas de votre compétence, & l'heure n'est point venue pour vous de prendre ni de soutenir un parti.

Mais, tout au contraire, lorsque vous vous trouvez réduits à vous seuls & sans aucune compagnie étrangère, combien de fois n'est-il pas arrivé qu'un père, parcourant ses journaux du soir, éprouve le besoin d'en dire un mot & d'en causer avec quelqu'un de ceux qui l'environnent? Il s'adresse à sa fille aînée, & jaloux de l'instruire en même temps que de lui parler, il lui fait sur les choses du moment quelque ouverture destinée bien plus encore à provoquer une question qu'à amener une réponse. Il s'agit, par exemple, de quelque grand événement politique capable de bouleverser la face des choses, d'un changement de ministère qui émeut une nation voisine, d'une révolution dont les symptômes s'accusent ou dont les excès se déclarent. Le chef de la famille, que ces graves événements préoccupent à bon droit, souffre, dans une certaine mesure, de n'avoir personne sous la main avec qui il en puisse rien dire. Sans doute, lui-même est trop expérimenté, trop particulièrement au courant des choses & des hommes, pour pouvoir rencontrer facilement quelqu'un qui l'éclaire & lui apprenne rien de nouveau; mais, en dépit de toute sa force d'esprit & de caractère, il ne laisse pas d'être homme, & à défaut d'un interlocuteur qui lui donne la réplique sur le pied d'une égalité difficile, il ne laisse pas d'éprouver un grand charme à rencontrer un auditeur & un témoin de ses propres pensées. C'est pour lui un prétexte à les exprimer tout haut & par là un moyen de se les rendre visibles.

Il est ainsi amené à jouir de son propre esprit. Il parle en quelque sorte pour lui-même sous le prétexte de soutenir un entretien.

Ce besoin est si profond & si vif, que le père de famille n'hésite pas à l'acheter au prix de quelque

peine & de quelque sacrifice. Il offre, de la meilleure grâce du monde, à sa jeune fille, de la mettre au courant d'une question. Il va reprendre cette question à son origine, l'accompagner d'éclaircissements historiques, présentés avec discrétion & intérêt, la conduire jusqu'à la discussion de la veille & débattre les éventualités du lendemain. Que de gens, seraient heureux de cette bonne fortune! Au milieu de toutes ces idées vagues & inconsistantes qui courent le monde & qui flottent comme des fantômes dans les intelligences mal renseignées, il ne manque pas de personnes qui s'estimeraient heureuses, tout lien de famille & tout acte de complaisance mis à part, de voir une personne de cette valeur & de cette instruction faire à leur usage cette espèce de conférence au petit pied. Ce sont là de ces bonnes fortunes qui ne se rencontrent pas tous les jours.

Indépendamment de cette raison, tirée du sens commun le plus vulgaire, la jeune fille a un autre motif d'écouter. C'est quelque chose sans doute de s'instruire & de donner ainsi tout d'un coup un essor imprévu & inusité à ses connaissances; mais il y a pour elle une autre raison plus touchante & plus pieuse. Il ne lui est pas permis, en effet, d'oublier le plaisir qu'elle va faire à son père. Tandis qu'avec un interlocuteur ordinaire, il n'aurait eu d'autre agrément que celui d'être écouté avec la juste déférence due à son expérience & à son autorité, il éprouvera avec sa fille ce charme d'un intérêt qui ne tient pas tout entier à l'intelligence. Il sentira qu'il forme le cœur en même temps que l'esprit de son enfant, & il apportera de lui-même, dans tout ce qu'il aura à dire, une délicatesse, une fermeté, une grandeur morale dont il sera le premier à jouir.

Hélas! ma chère Nathalie, je ne sais pourquoi j'insiste à plaisir sur ce tableau de fantaisie, si éloigné de la réalité. Je suis bien forcé de reconnaître que mon imagination se complait à la peinture d'un idéal, tandis que ma mémoire serait bien embarrassée ici de retrouver aucun souvenir dans la réalité.

Lorsque le père s'approche de son enfant, & lui fait avec une bonne grâce si courtoise l'offre gracieuse dont tant de gens s'estimeraient heureux de profiter, savez-vous ce qui se passe la plupart du temps, ma cousine?

Mademoiselle répond, avec un petit mouvement de mauvaise humeur & d'ennui dont elle voudrait bien faire de la modestie, qu'elle n'entend rien à la politique, que ces choses ne la regardent pas, qu'elle en ignore le premier mot, qu'elle a bien le temps de l'apprendre... que sais-je encore? Toutes excuses qui se réduisent, en dernière analyse, à ce qu'il faut bien appeler de son véritable nom, un refus, & un refus des plus désobligeants.

Ce n'est cependant pas la peine d'alléguer, comme vous le faites, votre ignorance & votre inexpérience. Vos parents n'ont pas besoin que vous

preniez la peine de rien leur apprendre là-dessus, & vraisemblablement ils savent très-bien à quoi s'en tenir. Lors donc que votre père vous fait l'honneur de vous inviter à cet entretien, lorsqu'il cède pour vous à ce doux entraînement du cœur, il est certain qu'il ne se fait pas la moindre illusion. Il sait avant vous qu'il lui faudra ouvrir votre intelligence sur bien des choses auxquelles elle est encore fermée; la munir de beaucoup d'idées qui lui manquent; la prévenir contre les erreurs qui risqueraient de la surprendre, & l'initier à une certaine sagesse de jugement dont elle est encore loin. Mais, ma chère enfant, cette tâche n'est pas nouvelle pour un père & une mère; ils l'ont entreprise & poursuivie avec un rare courage & une constante persévérance, à une époque où ils n'avaient guère de joie à retirer de ces perpétuelles leçons. Aujourd'hui, par une injustice déplorable, vous en viendriez à refuser à votre père la joie d'un entretien plus égal & d'un véritable échange d'idées! Je ne puis me faire à cet oubli du devoir le plus élémentaire, & c'est pour moi un grief de plus à ajouter à tous les griefs que j'ai déjà contre la politique.

Si les jeunes filles apportaient ici un peu plus de complaisance et, pourquoi ne dirais-je pas le mot? un peu plus de convenance dans leur conduite, il n'est pas douteux que les conversations du foyer domestique gagneraient singulièrement en charme & en intérêt. Ce ne serait plus le père seulement qui soutiendrait la conversation sur ce grave sujet. Le frère, qui commence à être homme, & qui depuis longtemps déjà lit avec avidité les journaux, viendrait apporter son mot & son opinion à l'entretien. Ses vues, souvent un peu hasardeuses & entraînées parfois au-delà des justes limites par la fougue de l'âge, trouveraient quelque tempérament dans la conversation du père & de la sœur. Il y aurait là un grand profit à faire pour les esprits. Quels que soient les événements du jour, & quelque engagées que soient les passions des partis sur les noms des personnes, il y a toujours au fond de tous les problèmes une question supérieure, où se trouvent en jeu les grands principes de la morale & de la religion. L'éducation des jeunes filles, telle qu'elle se pratique, avec les maîtres qu'on leur donne & les cours qu'on leur fait suivre, ne saurait aller jusque-là. Il faut une autorité, une discrétion, une expérience de la vie, une appropriation des idées si particulières à l'esprit auquel on s'adresse, que cette tâche supérieure demeure en quelque sorte nécessairement réservée au père de famille. Il trouvera là une occasion tout à la fois heureuse & naturelle d'introduire lui-même son enfant à la vie du monde, & de lui faire faire connaissance avec les réalités.

J'ai connu, en bien petit nombre, il est vrai, des jeunes filles qui avaient consenti à se prêter sur ce point aux intentions paternelles. Il en était résulté pour elles de bien précieux avantages. Leur père, qui avait d'abord commencé ces entretiens

pour y chercher une distraction & peut-être pour éviter le désœuvrement, avait fini par y prendre goût, au point d'avoir son enfant, pour ainsi dire, toujours présente devant les yeux lorsqu'il lisait un discours ou un article de journal. Insensiblement il en était venu à prendre les choses de plus haut, à ne plus s'en rapporter pour les événements contemporains aux impressions fugitives du moment, à interroger les maîtres de la pensée & à relire, chaque soir, quelques pages des grands publicistes, des grands orateurs, des grands hommes d'État. On ne se figure pas ce que l'esprit d'une jeune fille peut gagner en maturité & en force à ce contact. Il y a dans l'esprit de l'homme une certaine puissance de décision, une sorte de rectitude pratique qui manque presque toujours à la femme. Celle-ci a souvent trop de complaisance pour son imagination; elle se laisse prendre assez volontiers aux illusions qu'elle a elle-même évoquées. Un père a tout ce qu'il faut pour faire con-

tre-poids & rendre à ces esprits encore mal affermis plus de stabilité & d'équilibre.

Ce qui me plaît peut-être plus que tout le reste, Nathalie, dans ces conversations si intimes & si ignorées, c'est précisément qu'elles demeurent à l'abri de tout éclat & de tout retentissement. Lorsque vous entendrez plus tard débattre ces mêmes questions devant vous par des étrangers ou par des indifférents, il ne faut absolument pas que la tentation de briller vous y entraîne & que vous paraissiez en savoir plus long là-dessus que la plus ignorante de vos compagnes. Placez ces joies de l'intelligence au nombre de ces jouissances purement intérieures dont les âmes gardent le secret. Il suffit que vos proches en profitent & que vous vous mettiez ainsi en dehors de ces habitudes d'égoïsme & d'indifférence dont tant de jeunes filles vont aujourd'hui jusqu'à se faire un mérite. Votre cousin affectionné,

ANTONIN RONDELET.

UNE PAGE DE LA VIE D'UNE VIEILLE FILLE

I

Le tardif soleil de décembre n'éclairait pas encore la petite ville de B..., que déjà toutes les bonnes langues de l'endroit se trouvaient réunies dans un étroit magasin, au-dessus duquel on lisait : « BÉRICOURT, PARFUMEUR. »

C'était là que depuis bien des années était installée la télégraphie des cancans. Béricourt en était le moteur suprême, & ces langues souples, actives, fortement poivrées, que nous voyons déliées de si grand matin, représentaient les fils conducteurs au moyen desquels les nouvelles locales se transmettaient rapidement d'un bout de la ville à l'autre. Elles étaient toujours d'un haut intérêt : Madame N... avait congédié son domestique; décidément, elle n'en pouvait garder. — Mesdames telle & telle, jadis si intimes, se saluaient à peine maintenant. — Monsieur C..., le notaire, venait de donner sa quatrième soirée; en revanche, son voisin, le docteur, n'offrait jamais un verre d'eau. Évidemment, le dernier était un Harpagon; mais l'autre, où donc prenait-il l'or qu'il jetait à pleines mains ?

Pour connaître le fond des choses, chaque jour,

les désœuvrés & les curieux, seuls clients de Béricourt, venaient avec empressement se faire masser la tête ou écorcher le menton, car, en dépit de son enseigne, le parfumeur n'était que le dernier des perruquiers.

Dans la matinée qui nous occupe, il avait la main particulièrement malheureuse, scalpant, ensanglantant ses pratiques infortunées, sans paraître s'en apercevoir. Comment d'ailleurs s'en serait-il aperçu, puisque l'avide regard de ses petits yeux gris ne quittait pas l'opulente demeure située en face de son humble boutique, & que pas un de ses clients n'osait protester contre le traitement qu'il endurait, dans la crainte d'arrêter sa façade ou de perdre un mot de ses révélations.

En vérité, c'eût été dommage, car Béricourt en savait long sur monsieur & madame de Théroüan, les propriétaires de la riche maison, & il en disait plus long encore. Écoutons-le un moment :

« Eh bien, Auguste, ne vous avais-je pas dit hier au soir que toute la nuit y passerait, & que nos deux seigneurs ne rentreraient que le matin ?

— Vous aviez raison. A quelle distance de B... se trouve donc le château où l'on dansait ?

— A trois kilomètres seulement.

— Je croyais que madame de Thérouran devait aller seule à ce bal ; son mari a donc consenti à l'accompagner ?

— Oui, au dernier moment & après une scène ridicule, à ce que ma confié Baptiste, le valet de chambre, qui est venu faire un tour chez moi après le départ de ses maîtres. Le pauvre orfèvre Berthaud en aura été tout désappointé : vous savez que madame de Thérouran l'avait prié, il y a deux ans, de lui faire venir une croix en diamants : eh bien, cette croix qui a coûté 3,000 fr., n'est pas encore payée. Berthaud est allé à plusieurs reprises présenter sa note, mais chaque fois les domestiques, chapitrés par madame, ont su trouver quelque bonne raison pour le congédier. Lorsqu'il a voulu s'adresser à monsieur de Thérouran, on lui a invariablement répondu que celui-ci était occupé à l'étude & ne pouvait le recevoir. Fameuse étude ! fameux notaire ! Pour mon compte, je ne lui confierais pas dix centimes, car je suis à peu près sûr que nous assisterons sous peu à quelque débâcle. Quant à Berthaud, qui est en ce moment fort pressé d'argent, je lui avais conseillé de se rendre ce soir près de monsieur de Thérouran, ayant appris de source certaine que sa femme irait seule au bal du Château Vert, & l'assurant qu'elle partie, il trouverait un accès facile auprès du notaire. C'eût été un joli coup de théâtre, car l'on dit que monsieur de Thérouran ignore l'affaire des diamants. Pourquoi faut-il que sa femme l'ait ensorcelé & entraîné avec elle ? »

Ici, Béricourt s'approchant de la fenêtre, aperçut Baptiste qui passait sa tête derrière la porte cochère entr'ouverte. Il lui fit aussitôt des signes, des clignements d'yeux si tentateurs, qu'en un bond Baptiste fut chez lui, non cependant sans avoir prêté une oreille inquiète au plus léger bruit de roues qu'il croyait entendre.

« C'est que je tiens à être à mon poste quand monsieur rentrera, dit-il en distribuant des poignées de main au coiffeur & à ses clients ; vous savez quels sont mes gages, six cents francs par an, & vous comprendrez que je veuille garder ma place. Il est vrai que je n'ai encore rien reçu depuis quinze mois, mais cela viendra sans doute, & en attendant, je puis faire enrager tous les domestiques de la ville en leur parlant de mes six cents francs... »

— Mais Berthaud, interrompit le coiffeur, l'avez-vous vu ?

— Certainement, dit Baptiste ; il est arrivé quelques minutes après le départ du coupé ; il était désespéré de ne pas trouver monsieur, car il avait, m'a-t-il assuré, le plus grand besoin de ses trois mille francs ; il m'a laissé sa note en me priant de la mettre chez monsieur, de telle façon qu'il puisse l'apercevoir en rentrant. »

Au même moment, on entendit le roulement sourd & régulier d'une voiture élégante. Baptiste s'élança vers sa porte cochère, & tous les clients

de Béricourt collèrent précipitamment leurs faces vulgaires contre les vitres.

Grâce à quelques reverbères encore allumés, ils purent distinguer au fond du gracieux coupé capitoné de satin bleu, la belle madame de Thérouran, drapée dans un blanc nuage, & toute constellée de diamants & de fleurs. Son mari, assis près d'elle, les bras croisés, la tête inclinée, laissait voir un visage préoccupé & mécontent.

Ils passèrent rapidement sous la haute porte qui se referma aussitôt sur eux.

Sept heures sonnaient en cet instant, & le tintement doux & tranquille d'une cloche matinale conviait les chrétiens diligents au saint sacrifice. Parmi eux, était une femme aux cheveux argentés, au sombre costume, à la taille légèrement courbée ; elle ralentit son pas en approchant de l'hôtel de Thérouran, éleva vers les panonceaux dorés un long & triste regard & passa outre.

« Voici la tante de monsieur de Thérouran, dit Béricourt ; avez-vous remarqué de quelle singulière façon elle a regardé l'hôtel ? Cela doit vouloir dire quelque chose.

— Vous pensez ? fit Auguste.

— A moins, reprit le coiffeur, que ce soit seulement le besoin de se mêler de tout ; c'est la manie des vieilles filles, vous savez.

— Surtout des vieilles dévotes, ajouta l'obligeant Auguste.

— Et mademoiselle Paultier appartient à cette double catégorie ; ses journées se passent à égrener un chapelet & à tourner les feuillets d'un livre de prières.

— J'ai entendu dire qu'elle donnait beaucoup, hasarda un naïf. Puis s'apercevant qu'il faisait fausse route, à la froideur qui accueillait sa communication, il ajouta aussitôt :

— Mais il paraît que depuis quelque temps elle a considérablement restreint ses aumônes ; j'ignore pour quelle cause.

— Pour cause d'égoïsme, mon cher, repartit Béricourt ; l'égoïsme possède toutes les vieilles filles ; pourquoi mademoiselle Paultier en serait-elle exempte ?

— Cependant... dit encore l'imprudent Auguste.

— Ah ! brisons là, de grâce, monsieur ; le sujet est des moins divertissants. Si vous m'en croyez, nous laisserons la tante pour nous occuper du neveu ; ce sera moins fade. »

Tous acceptèrent, & au bout de trois quarts d'heure de remarques, de suppositions, de laborieuses recherches, on était en mesure de porter aux habitants de B... la nouvelle de la prochaine banqueroute de monsieur de Thérouran.

II

Il pouvait être alors huit heures du matin. La première messe était dite depuis longtemps déjà,

& dans l'église silencieuse & déserte, seule, mademoiselle Paultier priait encore.

Elle aimait à s'oublier auprès de Jésus solitaire, à entourer le tabernacle des parfums évangéliques qui s'échappaient de son cœur comme d'un encensoir sacré. Elle aimait à converser avec Dieu, « comme un ami avec son ami », à lui rendre grâces pour les faveurs qui lui venaient du ciel, à lui confier les peines qui lui venaient de la terre. C'était la sainte de B..., l'ange de sa famille, la joie des malheureux, toujours & partout, un rayonnement de l'Évangile.

Seul, Béricourt n'aimait pas cette créature angélique ; seul, il osait flétrir ce noble caractère, cette vie si pure qui l'irritait pour un motif unique & ignoble, parce que jamais, il n'avait su y découvrir un de ces scandales, dont lui & ses auditeurs se montraient si friands.

La jeunesse même de Thérèse Paultier avait été exempte de toute déception romanesque ; à l'âge où le cœur se donne, Dieu avait pris le sien, c'était là tout le secret de son célibat ; & si elle n'avait pas connu la paix du cloître, ni partagé les héroïques labeurs des filles de Vincent de Paul, c'est que, longtemps enchaînée par sa piété filiale au chevet d'une mère paralysée, elle n'avait recouvré sa liberté qu'après avoir à jamais perdu sa santé & ses forces.

Dans cette matinée où nous la rencontrons pour la première fois, une ombre avait passé sur la sérénité habituelle de son doux visage, & quelques larmes brillaient sous son voile noir. Avant de quitter l'église, elle jeta une dernière fois vers l'autel un regard suppliant, & murmura : « Pauvre René ! pauvre Sabine ! Mon Dieu ! ayez pitié d'eux ! »

Puis, après avoir longtemps pressé son mouchoir sur ses paupières gonflées, elle se dirigea vers l'hôtel de Théroüan.

Arrivée là, elle entra, comme elle en avait l'habitude, sans soulever le lourd marteau. Les domestiques, réunis dans la cuisine, chuchotaient mystérieusement, & ils étaient si fort absorbés dans leurs entretiens secrets, qu'ils ne virent point passer mademoiselle Paultier.

Sans qu'elle sût pourquoi, une sorte d'angoisse étreignit son cœur, & elle se sentit faiblir en suivant les sinuosités capricieuses & élégantes de l'escalier de marbre qui conduisait à l'appartement de son neveu.

Soudain un bruit de sanglots & les éclats d'une voix furieuse arrivèrent à son oreille ; elle pressa le pas, ouvrit une porte, en souleva la riche portière, & s'arrêta, muette de douleur, en contemplant monsieur de Théroüan qui, debout, pâle de colère, broyait un papier dans sa main nerveuse & crispée.

Affaisée sur elle-même, plus livide & plus tremblante que Desdémone aux pieds d'Othello, madame de Théroüan pleurait devant son époux irrité ; mais ses larmes n'éteignaient pas les flam-

mes de son regard ; elles n'adouciaient pas son accent vibrant de fureur. Il fallait que cet homme eût atteint le paroxysme de l'exaspération, car, en cet instant, la jeune femme était vraiment belle & touchante à voir :

Ses crêpes blancs l'entouraient encore, ses bijoux à demi détachés ruisselaient sur ses gracieuses épaules, & dans ses cheveux épars, flottaient en désordre les guirlandes de fleuillage & les grappes de fleurs. Le regard de son mari, en se détournant d'elle, rencontra tout à coup mademoiselle Paultier, toujours debout sur le seuil, immobile & terrifiée.

Il s'avança aussitôt vers elle :

« Venez, ma tante, lui dit-il ; j'ai à vous parler de choses graves, j'ai besoin de vos conseils. Hélas ! hélas ! que ne les ai-je toujours suivis ! ajouta-t-il en indiquant avec un geste amer la belle jeune femme éplorée.

— Je serai à toi, tout à l'heure, René, répondit mademoiselle Paultier ; veuillez m'attendre ici quelques instants. »

En disant ces mots, elle s'approcha de madame de Théroüan, lui prit la main & l'entraîna doucement dans une autre pièce. Là, comprenant combien seraient inopportuns les soins d'une femme de chambre, elle déshabilla sa nièce, l'enveloppa d'un peignoir de flanelle, releva & tressa ses longs cheveux, puis l'étendit sur un sofa.

Madame de Théroüan s'était laissé faire, mais ses pleurs n'avaient pas tari.

« Sabine, lui dit alors mademoiselle Paultier, j'ignore ce qui s'est passé entre vous, mais je crois, mon enfant, que tu as besoin de prier, de demander à Dieu qu'il... »

— Qu'il me fasse mourir ! s'écria la jeune femme d'une voix folle & brisée. Ai-je besoin d'autre chose, maintenant que René ne m'aimera plus jamais, & qu'il me chasse ! »

Mademoiselle Paultier n'entreprit pas de calmer cette surexcitation par des raisonnements inutiles. Elle se pencha vers Sabine, laissa tomber sur son front brûlant une larme de pitié, puis, après l'avoir doucement embrassée, elle s'éloigna.

III

Un soleil sans chaleur s'était enfin levé, & ses pâles rayons rendaient fantastique & éblouissante cette blanche végétation qui couvre les vitres durant la saison des frimas.

Anéanti dans une sombre prostration, René de Théroüan ne prenait pas garde à cet indice d'un froid rigoureux ; il semblait être devenu insensible à toute impression extérieure, & contemplait sans la voir, sans songer à la raviver, la flamme mourante qui tremblotait à ses pieds.

Soudain, une main amie vint se poser sur son épaule ; il tressaillit, détourna la tête & reconnut

mademoiselle Paultier, qu'il n'avait pas entendue rentrer.

Elle s'assit en face de lui, émue & pâle aussi, redoutant la confidence promise, regardant son neveu avec une compassion profonde.

« Chère tante, lui dit-il enfin pendant que son morne regard s'attachait sur elle, vous souvient-il encore de cet entretien que nous eûmes ici même, il y a six ans ? Vous souvient-il de ce jour où vous me disiez : « René, prends garde ; prie & réfléchis encore, avant de te lier pour jamais à cette brillante & gracieuse enfant qui a conquis si absolument ton cœur. Mademoiselle Sabine Valmeyran est belle, séduisante, mais son éducation a été déplorable, mais ses goûts sont ruineux & pourront troubler le repos de ta vie. Ah ! j'avais rêvé pour toi un bonheur plus réel & plus doux ! » Pour la première fois de ma vie, je vous répondis avec humeur, ma tante ; je refusai de vous écouter plus longtemps, vous, mon amie, mon bon ange ; vous qui, pendant vingt ans, aviez tenu près de moi, avec tant d'amour, la place du père absent, de la mère ensevelie ! D'une main fébrile, empressée, j'allai cueillir la rose éclatante dont vous vouliez me montrer les épines... Ah ! depuis lors, je les ai trop senties ! J'ai payé cher cette heure de rébellion !

— Mon enfant, répliqua doucement mademoiselle Paultier, alors tu t'exagéras ta félicité ; peut-être aujourd'hui t'exagères-tu ton infortune... D'ailleurs, ta citation n'est pas exacte, ou du moins, elle est incomplète. Quand j'ai voulu te conseiller en cette grave circonstance, je t'ai dit : Sabine est belle, & je la crois bonne ; il est triste que sa mauvaise éducation & la dangereuse atmosphère des bals, hors de laquelle elle ne peut vivre, aient paralysé les sentiments généreux de son cœur. » Aujourd'hui, René, je te répète avec plus de conviction encore qu'autrefois : Malgré ses torts, je la crois bonne, &c...

— Ah ! ne plaidez pas sa cause ! interrompit avec énergie monsieur de Thérouran ; si elle était bonne, elle ne considérerait pas son mari uniquement comme une machine à fabriquer de l'or, ou comme un objet indispensable pour se présenter dans un salon ; si elle était bonne, elle arracherait son enfant des mains des domestiques, seuls êtres qui s'occupent de lui !... Pauvre petit Edmond, qu'irait-il faire près de sa mère ? Froisser, gâter ses rubans & ses fleurs... Ah ! mieux vaut qu'il soit éloigné, délaissé !...

« Ma tante, poursuivit monsieur de Thérouran avec une amertume croissante, vous savez qu'avant-hier Sabine donnait un grand dîner. J'eus, par hasard, l'idée de passer vers dix heures du matin dans la chambre d'Edmond ; l'enfant était encore au lit, à demi-couvert, pâle, grelottant, & sur son gentil visage, était gravée une expression d'ennui étonnante chez un enfant de cinq ans. Je m'approchai de lui :

« — Pourquoi es-tu tout découvert ? lui dis-je ;

comment se fait-il que tu ne sois pas encore levé ?

— Parce que Rose n'en a pas eu le temps, papa ; elle avait à finir une robe que maman veut mettre ce soir. Mariane ne le pouvait pas non plus, son grand dîner lui donne tant à faire ! Alors, comme je m'ennuyais beaucoup tout seul, sans joujoux, j'eus la bonne idée de jouer au marchand d'étoffes, & je me mis à vendre mes draps & mes couvertures aux barreaux de mon lit. C'est en m'amusant ainsi que je me suis découvert... Je n'ai pas su ramener mes couvertures, je n'ai pas su non plus m'habiller... & maintenant j'ai bien froid & je m'ennuie, ajouta-t-il tristement. »

« Je pris Edmond dans mes bras, je l'embrassai en essayant de sourire, & j'entrepris de l'habiller. Le pauvre enfant paraissait heureux, il riait de ma gaucherie, de ma lenteur, & moi, je ravalais les larmes qui se pressaient sous ma paupière ; je sentais déborder de mon cœur des flots de pitié & de colère, selon que mon regard tombait sur l'enfant délaissé ou que ma pensée s'en allait vers la mère frivole qui dormait encore... « Fais ta prière, dis-je ensuite à Edmond. Il parut surpris, embarrassé & se mit à balbutier le *Pater* en se trompant à chaque mot. Quand il eut fini, je le regardai sévèrement.

« — Papa, me dit-il en rougissant, il n'y a que ma bonne tante Thérèse qui me fasse faire ma prière, & elle ne vient pas souvent ; les autres jours, je l'oublie.

— Et personne ne t'y fait penser ?

— Personne, me répondit-il. »

« L'heure du déjeuner nous réunit tous trois. Quand Sabine vit entrer Edmond, elle se récria fort sur le ridicule de sa mise. Alors, je lui expliquai la cause sèchement, brièvement, & une légère rougeur passa sur son visage ; puis se ravissant aussitôt : « Peu importe, dit-elle à Edmond, Rose te mettra tout à l'heure un délicieux costume écossais ; tu ressembleras à un petit highlander, ce sera charmant ! »

« Elle l'embrassa rapidement & déjeuna tranquille. Avec ce baiser & cette promesse, elle pensait avoir rigoureusement accompli la douce & formidable tâche de la maternité.

« Jela lui retirai, ma tante, car elle n'en est pas digne, & nous nous séparerons, mais sans éclat. Je lui ai donné huit jours pour faire ses préparatifs ; mardi prochain, elle aura quitté cette maison. »

Mademoiselle Paultier n'avait pas interrompu son neveu, mais ses larmes, sa pâleur d'ivoire disaient assez combien ce triste récit la faisait souffrir.

« René, murmura-t-elle, ce n'est pas tout, tu me caches quelque chose.

— Vous le saurez, dit-il d'une voix creuse, en pressant son front dans ses mains crispées ; oui, vous saurez que l'avenir de mon enfant, ma réputation, mon honneur vont sombrer à la fois dans

l'abîme ouvert par le luxe d'une femme. Ces légers papiers ont comblé la mesure.»

En parlant ainsi, monsieur de Théroutan tendit à la vieille demoiselle la note de l'orfèvre & une lettre reçue le matin même, dans laquelle un de ses clients le prévenait qu'il irait le lendemain toucher chez lui quarante mille francs qui lui étaient dus.

« Quarante mille francs ! exclama monsieur de Théroutan avec colère... Puis trois mille encore ! Je ne paierai pas, j'emploierai les moyens dont la loyauté s'épouvante ; je donnerai un misérable prétexte pour motiver mes retards ; car, d'aujourd'hui à demain, je ne puis vendre ni propriétés ni valeurs, & je ne veux pas emprunter. Si j'avais ce malheur, les bruits qui courent sur mon compte seraient immédiatement accrédités ; la confiance s'éloignerait de moi sans retour, & il ne me resterait plus qu'à contempler les ruines de ma fortune & de mon honneur... »

— Cher René, interrompit mademoiselle Paultier, comment n'as-tu pas ?..

— Vous êtes surprise, ma tante, répliqua vivement monsieur de Théroutan sans la laisser achever ; ne saviez-vous pas que Sabine desséchait le Pactole ? Tout récemment encore, il m'a fallu payer le coupé bleu, les notes fabuleuses des magasins du Louvre, celles de la couturière, de la modiste, que sais-je ! Peut-être suis-je coupable aussi. Devant cette enfant insensée, j'ai été un homme sans énergie & sans prudence, & à cause de cela, sans espoir aujourd'hui... Ah ! que Dieu me donne avant demain la paix de la tombe, c'est la seule grâce que j'implore de lui !

— C'est assez, tu me brises ! s'écria mademoiselle Paultier ; tout à l'heure tu n'as pas compris mon interruption, mon ami, quand j'ai voulu te dire : comment n'as-tu pas songé à recourir à ta vieille tante ?

— Que pouvez-vous pour moi, dévouée et parfaite amie ? Votre petite fortune est placée aussi.

— Elle ne l'est plus, mon enfant. Depuis longtemps je prévoyais, je redoutais ce qui t'arrive aujourd'hui ; je gardais le silence dans la crainte de te blesser ou d'augmenter ton irritation contre Sabine, mais, en même temps, je faisais vendre mes valeurs & mon petit domaine de Normandie, & maintenant, ajouta-t-elle en souriant, je veux que tu te calmes pendant que j'irai prendre dans mon secrétaire les quarante-trois mille francs dont tu as besoin. »

Monsieur de Théroutan voulut se lever pour saisir & baiser cette main qui lui gardait l'honneur, mais les profondes émotions de la reconnaissance avaient succédé trop soudainement aux bouleversements de la colère & du désespoir ; il chancela & vint s'affaîsser aux pieds de la vieille demoiselle.

« Merci ! murmura-t-il.

— Calme-toi, lui dit mademoiselle Paultier avec son affectueuse douceur ; calme-toi & ne me re-

mercie pas, car je veux que tu ne sois pas longtemps en reste avec moi. René, j'ai, moi aussi, quelque chose à te demander ; me l'accorderas-tu ?

— Je ne voudrais rien vous refuser, à vous qui me rendez la vie, & pourtant, s'il s'agissait de Sabine, je ne pourrais pas... Les tristes scènes de cette matinée se renouvelleraient un jour ou l'autre, la ruine que votre tendresse vient d'enrayer se consommerait plus tard ; la séparation vaut mieux... Mon Dieu ! mon Dieu ! moi qui l'ai tant aimée, qui l'aimerais tant encore, si...

— Si son cœur se déprenait du monde pour se tourner vers la foi, vers le devoir, vers les douces vertus du foyer... Ah ! je te comprends, mon ami, & Dieu sait si ton désir est le mien !

— Quelle chimère, dit monsieur de Théroutan en secouant la tête ; comment une semblable transformation serait-elle possible ?

— Par la toute-puissante grâce de Dieu ; ne l'oublie pas, cher René, & prions... Maintenant, je vais te laisser quelques instants, mais pour te revenir bientôt... Adieu !... »

Elle lui tendit la main, & monsieur de Théroutan la porta à ses lèvres avec un élan passionné qui révélait tout ce que son cœur contenait de gratitude & de nobles sentiments. Il étouffa un sanglot en lui disant :

« Pas un mot de tout ceci à Sabine ; elle penserait que cette affaire n'était qu'une plaisanterie, & que j'ai voulu l'épouvanter.

— Je t'approuve en cela, répondit mademoiselle Paultier. Je garderai le silence, je la laisserai souffrir. Souvent l'épreuve est une grâce & un bienfait. »

IV

Lorsque Sabine vit s'achever enfin cette journée qu'elle avait passée dans la solitude & dans les larmes, lorsqu'elle se retrouva seule dans le redoutable silence de la nuit, en face de ses pensées plus sombres encore que les ténèbres qui l'environnaient, elle eut peur & demanda une trêve, une heure de sommeil.

Dieu la lui accorda, & bientôt, emportée sur les ailes rapides des songes, elle se trouva au bord d'un insondable abîme vers lequel l'avaient lancée avec son mari & son enfant, les fiers alevans attelés au coupé bleu. Quand d'un bond affolé, ils se précipitèrent dans le gouffre, Sabine s'évanouit... puis soudain, se sentit transportée dans les somptueuses galeries d'un magasin à la mode. Là, entourée d'une vingtaine de commis respectueux, empressés, elle souriait aux fines dentelles, aux flots de gaze, aux soieries opulentes ; elle achetait, achetait toujours, &, lorsque enfin elle regagna sa voiture, escortée des employés chargés de ses ruineuses emplettes, une voix forte & sinistre lui cria : « Sois maudite ! »

Elle leva les yeux, vit un bâtiment haut & som-

bre, une fenêtre garnie d'épais barreaux, & derrière ces barreaux, une figure hâve, un spectre chargé de chaînes : c'était René, c'était son mari !...

— Une sueur froide couvrit alors le corps brisé de Sabine, & cependant elle ne s'éveilla pas ; l'ange des visions voulait achever son œuvre. Il la fit entrer dans un salon presque royal, tout rempli de fleurs, de lumières & des sons joyeux de l'orchestre. Elle était belle, parée, éblouissante ; mille voix la proclamaient la reine du bal ; les plus élégants danseurs se disputaient l'honneur d'être son cavalier, & elle, heureuse, enivrée, partait dans les tourbillons insensés. Tout à coup, sa robe frôla un splendide buisson de magnolias ; sur-le-champ, le riche feuillage se dessécha, les blanches fleurs se flétrirent, & plus pâle, plus décoloré qu'elles, apparut alors le fils de Sabine, le pauvre Edmond expirant, se tordant sur son petit lit dans les convulsions suprêmes. Sa mère, folle de douleur, voulut s'élancer vers lui, mais le bras d'acier de son danseur la saisit & l'entraîna au milieu des valses. En vain, elle se débattait ; il fallait danser, danser toujours, danser au son du râle de son enfant...

Cette lutte désespérée durait encore quand Sabine s'éveilla, haletante, épuisée. Elle se dressa sur son lit, puis alluma la veilleuse, préférant mille fois les tourments de l'insomnie aux angoisses de ces sombres rêves. Elle pleura, & cette fois, ce n'était plus le désespoir seulement, c'était le repentir qui faisait couler ses larmes, car sa pensée ne pouvait fuir l'image de cet homme enchaîné à cause d'elle, de cet enfant mort faute de soins, faute d'amour.

Quand la pendule marqua six heures, madame de Théroutan, se leva & s'habilla sans sonner sa femme de chambre ; elle repoussa vivement les boucles & les nattes qui encombraient sa table de toilette, se coiffa simplement, passa une robe de nuance sombre ; après quoi, elle posa son front dans ses mains !

« Où aller ? que faire ? se dit-elle. Dans quelques heures le client de René & l'orfèvre seront ici. J'entendrai leurs sarcasmes, leurs réclamations virulentes ; j'entendrai l'accent amer de mon mari... Oh ! je voudrais fuir, mais où aller ? »

En ce moment, les paisibles sons d'une cloche arrivèrent jusqu'à elle ; ils tombèrent comme une douce rosée sur son âme fatiguée. Il lui sembla qu'une voix consolante l'appelait.

« C'est une messe, sans doute, pensa-t-elle... Si j'allais... là, peut-être, serai-je plus calme. »

Elle mit à la hâte un vêtement noir, un chapeau de même couleur, sortit sans bruit & s'achemina d'un pas pressé vers l'église.

Elle y entra timidement, en ramenant les plis de son voile sur son visage pâle & gonflé, puis alla s'agenouiller non loin du portail, à la place du publicain. L'assistance était peu nombreuse, mais profondément recueillie ; un vieux prêtre disait la

messe ; tout était paix, silence, majesté dans ce saint lieu.

L'âme de Sabine en fut saisie, & cependant elle pria peu, parce qu'elle ne savait point prier. Son cœur ne songeait pas à s'élever vers le consolateur suprême ; son regard ne cherchait pas encore la souveraine beauté, mais il errait autour d'elle, humide & désolé.

Au *Domine non sum dignus*, quand les heureux convives de Jésus allèrent prendre leur part du céleste banquet, Sabine remarqua un châle noir & un chapeau un peu antique qu'elle connaissait bien. C'était mademoiselle Paultier.

Lorsque celle-ci quitta la table sainte, les suavités & les ardeurs du divin amour avaient transfiguré son pâle visage ; Sabine le contempla tout rayonnant d'une béatitude infinie, & surprise, elle se dit :

« Comme elle semble heureuse ! Pourquoi donc ?... »

Au lieu d'éviter sa tante, comme elle le faisait volontiers en d'autres temps, madame de Théroutan l'attendit jusqu'à la fin de sa longue action de grâces, & la rejoignit sous le porche.

« Toi ici ! s'écria mademoiselle Paultier.

— J'avais besoin de repos... répondit Sabine ; j'ai entendu la cloche & je suis venue... Je suis si malheureuse, ma tante ! j'ai passé une si horrible nuit ! Ah ! ces dettes, cette séparation, cet avenir sombre & solitaire... Mais vous, reprit-elle après un instant de silence, vous paraissiez bien heureuse tout à l'heure ; jamais je ne vous avais vue ainsi. »

L'humble fille rougit, car l'accent de Sabine était interrogatif.

« Tu ne m'as jamais vue communier ? lui dit-elle doucement.

— Non, ma tante ; nous allons si rarement à la même messe. »

Ce fut au tour de Sabine de rougir. La question de la messe, quoiqu'elle n'y assistât que le dimanche, avait toujours été l'une des plus grosses difficultés de son existence.

Il lui était à peu près impossible d'y arriver avant l'Évangile, parce que, dans cette petite paroisse, la dernière messe basse se disait à neuf heures, ce qui était horriblement fatigant, & quant à l'office chanté avec l'aspersion & le prône, pour rien au monde madame de Théroutan n'aurait osé y exposer ses nerfs. Selon elle, le seul coupable, dans tout ceci, était monsieur le curé, homme très-arriéré qui, n'ayant aucune idée des exigences de la mode, du temps qu'il faut, par exemple, pour construire un chignon à la fois léger & monumental, avait toujours refusé à sa belle paroissienne d'introduire à B... l'excellente messe de midi.

La jeune femme se rappelait ces petit débats & les discussions qu'elle avait eues avec mademoiselle Paultier ; elle en éprouvait du regret & de la honte.

Enfin elle leva ses grands yeux bleus vers sa compagne, & lui dit avec un accent étrange :

« Combien je vous envie ! & que ne donnerais-je pas pour faire passer dans mon cœur la paix & la joie que, tout à l'heure, reflétait votre visage ! »

Évidemment, la grâce s'approchait de cette âme ; sa radieuse lumière ne l'enveloppait pas encore, mais ses premiers rayons s'échappaient doucement de la rude main de la souffrance, où elle avait dû se cacher pour n'être pas repoussée.

Mademoiselle Paultier regarda longtemps Sabine avant d'oser lui répondre.

« Deviens la servante du Seigneur, lui dit-elle enfin d'une voix grave, & quoi qu'il advienne, je te promets le bonheur... »

Elle s'arrêta, redoutant d'insister davantage ; mais de douces larmes s'échappaient des cils noirs de Sabine, qui lui prit la main & la serra, en disant :

« Continuez, ma tante ; je vous comprends peu, mais vos paroles me font du bien ! »

Alors, Thérèse Paultier, saintement inspirée, éclairée comme sa patronne par les doubles clartés de la foi & de l'intelligence, fit à sa nièce attentive une esquisse ineffable de la vie d'une jeune femme chrétienne ; elle lui fit entrevoir que rien n'est plus doux que les autels, plus aimable que le foyer, & quand elle eut fini, madame de Thérouran convaincue, profondément touchée, lui dit avec élan :

« Je vous crois, & j'essaierai ! »

Mais se ravisant aussitôt, & comme frappée d'une idée soudaine :

« Hélas ! s'écria-t-elle en pleurant, tout cela n'empêchera pas cette horrible gêne, ces affronts, &... en vous écoutant, j'avais presque oublié... »

— Mon enfant, interrompit doucement mademoiselle Paultier, souviens-toi de ce précepte évangélique : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu & sa justice, & tout le reste vous sera donné par surcroît. »

V

Le jour fixé pour le départ de Sabine était arrivé.

Longtemps avant l'aurore, monsieur de Thérouran, brisé par les agitations d'une nuit d'insomnie, s'était levé & parcourait à grands pas son appartement ; parfois il s'arrêtait brusquement, s'approchait de la fenêtre, contemplait un instant la profonde obscurité, puis reprenait aussitôt sa marche rapide & saccadée.

Plus d'une heure s'était écoulée ainsi, lorsqu'il s'arrêta de nouveau, croyant entendre des pas légers dans l'escalier & le bruit d'une porte qui s'ouvrait. Instinctivement il jeta un coup d'œil au dehors : une femme voilée, enveloppée d'un man-

teau, traversait la rue, un livre d'heures à la main. René ne pouvait s'y méprendre ; nulle autre femme, à B..., n'avait cette noble tournure, cette démarche de souveraine ; c'était bien elle, c'était Sabine.

Monsieur de Thérouran se laissa tomber sur une chaise, réfléchit pendant quelques instants, puis se dirigea vers l'appartement de sa femme.

En y entrant, il vit une caisse presque achevée, quelques vêtements épars sur les meubles, & dans un buvard resté ouvert, une lettre commencée qu'il prit d'une main tremblante :

« Je pars, René, disait-elle, je pars puisque tu l'exiges & que je l'ai mérité ; mais, ô mon Dieu ! pourquoi faut-il que je cesse d'être épouse, d'être mère, au moment où ces grands devoirs me devenaient si chers & si doux ! Pourquoi faut-il que je vous quitte, ô mon René & mon Edmond, alors que j'eusse tant aimé à ne vivre plus que pour vous, à essayer de vous rendre heureux ! »

« Tu t'étonnes sans doute, mon ami, de ce changement subit, & moi-même je n'y croirais pas si je n'avais une si grande foi dans celle dont la Providence s'est servie pour l'opérer, dans celle qui a su toucher avec tant de force & d'amour mon pauvre cœur presque mort, & qui l'a ressuscité pour le rendre à Dieu, à mon mari, à mon enfant ! Je veux parler de ton angélique tante, de cette Thérèse que j'ai trop longtemps méconnue, mais que je vénère, que je chéris maintenant de toute mon âme & pour jamais ! Je sais que tu l'as toujours fait, toi, mon cher René, mais, je t'en supplie, fais-le plus encore, aide-moi à acquitter ma dette, alors même que tu n'aurais plus pour la pauvre Sabine que malédictions & mépris ! »

« Hélas ! hélas ! il est une question grave & douloureuse que je n'ose plus aborder, même avec mon amie, tant le silence, la réserve qu'elle garde à cet égard, m'effraient. Que s'est-il passé avec ces hommes que tu ne pouvais payer ? Cette affreuse pensée me suit partout, & avec elle, les regrets amers qui m'étreignent le cœur au souvenir de ces parures qui ont été le linceul où j'ai moi-même enseveli mon bonheur ! Ah ! je l'ai déchiré, mais, sans doute, il est trop tard... »

« O René ! Est-il vraiment trop tard ?... »

Et monsieur de Thérouran ne vit plus que des traces de larmes sur cette lettre inachevée... Il la porta à ses lèvres, la remplaça doucement sur le buvard, puis s'enfuit dans sa chambre en sanglotant comme un enfant.

Pour la vingtième fois peut-être, il se répétait à lui-même ce qu'il venait de lire, lorsqu'une joyeuse petite voix se fit entendre à la porte.

« Puis-je entrer, papa ? »

Monsieur de Thérouran passa rapidement son mouchoir sur ses yeux.

« Oui, mon petit ami, » répondit-il.

Et Edmond entra. Il était dépouillé, ce jour-là, des riches broderies dont les femmes de chambre le surchargeaient d'habitude ; mais qu'il paraissait

leste & gracieux avec son petit sarrau blanc & ses cheveux blonds rejetés en arrière! Cette fraîche & riante apparition acheva de dilater le cœur du pauvre père; elle fut la feuille de rose qui fit déborder le vase.

Monsieur de Théroutan prit son fils dans ses bras, l'embrassa & se mit à pleurer avec tant de force que l'enfant, consterné, s'écria :

« Oh! papa, vous faites donc comme maman? Mais pourquoi pleurez-vous tous les deux, quand, moi, je suis si content? »

— Qu'est-ce qui te rend si content, mon chéri?

— C'est maman; elle m'aime tant maintenant, elle est si bonne! Elle m'habille quand elle revient de la messe, elle me fait faire ma prière, me promène, me raconte de jolies histoires... Oh! je suis bien heureux, mais je voudrais que vous le soyez aussi, & pour cela, je vais le demander au bon Dieu; tante Thérèse dit qu'il aime la prière des enfants. »

Edmond alla aussitôt s'agenouiller dans un coin, & pendant qu'il priait, son père se glissa hors de la chambre, gagna celle de sa femme, & après avoir frappé doucement, il entra.

Sabine, courbée alors sur la caisse presque terminée, releva vivement la tête; son regard chargé de larmes rencontra le regard de son mari, qu'illuminait une allégresse douce & profonde... Il lui ouvrit ses bras, elle s'y précipita... Elle avait reconquis pour jamais sa place dans ce noble cœur.

En ce moment, Edmond, qui avait fini sa prière, passa son petit visage rose par la porte entr'ouverte, & dit :

« C'est fait! Êtes-vous heureux? »

« Oh! bien heureux! » murmura René qui, seul, pouvait comprendre cette étrange apostrophe.

Presque au même instant, le radieux visage de Sabine se voila; elle se pencha vers son mari & lui dit à voix basse :

« Et l'orfèvre? Et ton client? »

— J'ai pu les satisfaire tous deux. Chère Sabine, moi aussi, un ange m'a visité... »

D'une voix émue, il lui révéla alors ce qu'on

avait cru devoir lui cacher; & lorsqu'il eut achevé, madame de Théroutan ne trouva pendant longtemps que ses brûlantes larmes pour traduire les émotions de son cœur.

« O noble & sainte femme! s'écria-t-elle enfin; quel remords pour moi de l'avoir si peu comprise, si peu aimée, d'avoir même parfois osé la railler dans ses goûts & dans sa mise... Hélas! je ne voyais pas que cette humble robe noire cachait une âme royalement parée, tandis que mes fastueuses toilettes n'étaient que les haillons de mon indigence morale! Cher René! cette grande leçon, ce noble exemple ne m'auront pas, je l'espère, été donnés en vain : Je renonce à mon luxe insensé; je dis adieu aux fêtes purement mondaines, je veux leur préférer les réunions aimables de parents dévoués, de vrais amis. Voilà pour les *extra*, dit-elle en souriant, & quant aux joies de chaque jour, la messe du matin, l'éducation d'Edmond, une promenade, une lecture faites avec toi y suffiront... »

René l'écoutait avec délices, en pressant ses mains dans les siennes, lorsque, soudain, parut Thérèse Paultier.

Dans un élan spontané, René & Sabine vinrent tomber aux pieds de leur amie... Puis, saisissant son petit enfant qui ne comprenait rien à ces diverses scènes, puisqu'on pleurait quoiqu'on fût heureux, madame de Théroutan le porta dans les bras de la vieille demoiselle.

« Aime-la bien, lui dit-elle avec un accent indéfinissable, elle a sauvé l'âme de ta mère, l'honneur de ton père... Nos trois cœurs réunis rendront-ils jamais tout ce qu'elle nous a donné de dévouement & d'amour! »

— Remercie-t-on le laboureur qui demande la rosée du ciel pour sa terre desséchée? répondit l'humble chrétienne; je n'ai pas fait davantage, mes chers enfants; c'est Dieu seul qui nous comble, lui seul qui est bon & auquel il faut dire à jamais : « Seigneur, je vous rends grâces! »

CLAIRE CHANCEL.

LE MARIAGE DE THÈCLE

I

C'ÉTAIT par une belle après-dînée d'été... ainsi commençait jadis beaucoup de romans; nous commencerons de même. C'était donc par une belle & brûlante après-dînée de juillet; le soleil lançait des flèches

embrasées; aucun nuage blanc n'errait dans l'azur admirable & inflexible du ciel; aucun souffle d'air n'agitait les épis, drus & pressés dans la plaine, ni le feuillage des arbres d'une des plus jolies & des plus paisibles vallées de la chaîne des Vosges. Les bœufs superbes & les vaches contemplatives cherchaient l'ombre des haies & brouaient d'une

bouche indolente l'herbe courte & jaunie. Accablés par le poids du jour, ils se détournèrent à peine lorsqu'une ombre humaine traversa le sentier. Cette ombre était celle d'une jeune fille, qui, en dépit de la chaleur, s'acheminait d'un pas léger, abritée par une petite ombrelle & suivie par un grand chien. Elle avait descendu les escaliers de rochers qui enserraient la vallée, & traversant la prairie, elle longea le cours d'eau, torrent en hiver, ruisseau en été, qui courait sur des fragments de roches, derrière lesquelles se tenaient cachées les noires écrevisses; elle traversa la petite rivière en sautant sur les pierres branlantes; & arrivée à l'autre bord, elle alla en droite ligne, coupant à travers un champ d'avoine, vers une belle ferme, qui s'appuyait à un coteau couronné de sapins. Le sapin est l'arbre des Vosges, comme le platane est propre à la Bourgogne, le noyer au Dauphiné, le chêne à la Bretagne, l'orme à la Flandre, le peuplier à la Touraine & le châtaignier à l'Auvergne; il grandit, droit, fier, superbe, sur cette terre de granit, & il orne de sa perpétuelle & sombre verdure, les monts & les vallées de ce charmant pays.

La ferme, avec ses murs blancs, ses toits de tuiles rouges, son jardin plein de roses & ses haies de sureaux, se détachait bien sur ce fond verdoyant; elle était en ce moment, très-animée; la cheminée fumait, la buanderie laissait voir, par ses portes ouvertes, un bataillon de femmes, en *jupon court & souliers plats*, s'escrimant autour des cuiviers, où la grosse toile des draps & des chemises apparaissait, éclatante de blancheur; la fermière, maîtresse Thibaut, préparait activement le goûter des ouvrières; son agile couteau coupait des portions de pain, faites pour des estomacs homériques, & le fromage, le petit vin du pays devaient compléter le repas. La jeune fille traversa la cour, poussa la porte de la cuisine & dit d'une voix enjouée :

« Bonjour, nourrice ! »

Le pain glissa des mains de madame Thibaut; elle se leva prestement, courut à la jeune visiteuse, la baisa deux fois sur les joues, en s'écriant :

« Eh quoi ! ma fille, vous venez par cette chaleur ! mais il y a de quoi mourir ! »

— Vous ne mourez pas, vous autres, nourrice; & Sultan & moi, nous ne sommes pas morts non plus, excepté de soif.

— Ah ! bon Dieu ! à quoi pensez-vous ! Asseyez-vous, ma chère fille, je vais vous donner à boire & à manger; tout est à vous ici, d'abord. Estelle ! Estelle ! »

La bergère qui répondait à ce nom pastoral accourut; c'était la fille de maîtresse Thibaut, une belle & forte enfant de vingt ans, au teint bruni sous des cheveux blonds, avec des yeux noirs & vifs, & un air de santé, de vigueur, qui faisait plaisir à voir; & elle portait sur ses bras, sans paraître en sentir le poids, un énorme paquet de linge mouillé :

« Plait-il, ma mère ? »

— Regarde qui est là !

— Ah ! Jésus, mademoiselle Thècle, quel bonheur de vous voir ! & par ce grand chaud encore !

— Mets ton linge sur la chaise, Estelle; j'irai l'étendre sur le pré tout à l'heure, & sers vite à mademoiselle du lait & de notre gâteau de dimanche; donne à boire à Sultan aussi.

— Va plutôt chercher du vin, de notre meilleur, dit maître Thibaut, qui venait d'entrer; mademoiselle ne peut pas boire de ton lait froid, car la voilà tout en sueur.

— Laissez-moi faire, papa, je cours & je reviens.

— Je crois bien que c'est le jour le plus chaud de l'année, dit le père Thibaut essuyant son front & reprenant ce sujet de conversation cher aux paysans; nous ne nous en plaignons pas, nos blés avaient besoin de soleil.

— Mais, chère fille, interrompit la nourrice, qui couvrait des yeux l'enfant qu'elle avait nourrie, pourquoi traverser le val à cette heure ? vous avez dans le parc de si jolis coins, frais, ombragés, tranquilles ! On y passerait sa vie quand il fait brûlant comme aujourd'hui.

— Ah ! nourrice, si vous saviez comme je m'ennuie dans ce beau parc ! Pensez donc que je suis toujours toute seule ! mon père est dans sa bibliothèque, au milieu de ses livres & de ses échantillons de l'âge de pierre, comme il dit; je ne le vois qu'aux heures de repas, & puis le soir, quand il fait un tour de promenade avec moi, ou qu'il lit le journal... Ce n'est guère amusant, nourrice !

— C'est vrai, ma mignonne, c'est vrai, mais patience, cela ne durera pas toujours.

Estelle rentrait au même instant; elle portait une de ces corbeilles où l'on enfourne le pain, toute débordante d'abricots, de brugnons & de prunes.

« Je viens de les cueillir, dit-elle; tâtez, ils sont encore chauds de la chaleur de l'espalier.

— Merci, ma bonne Estelle, tu t'es fatiguée pour moi !

— Le plaisir est plus grand que la fatigue, dit maîtresse Thibaut; mangez, ma fille; Estelle, donne le gâteau, sers à boire, & ce pauvre Sultan, il ne faut pas l'oublier ! »

Le fermier, la fermière & la jeune fille regardaient avec une amitié extatique leur jeune amie, qui daignait faire honneur aux brugnons & au gâteau, & qui arrosa même son goûter d'un doigt de vin, le meilleur de la cave. La nourrice, esprit prépondérant s'il en fut, avait trouvé moyen de faire partager à son mari & à ses enfants l'idolâtrie qu'elle ressentait pour sa fille de lait; son jugement si droit & si sûr, alors qu'il s'agissait de sa propre famille, faiblissait devant les caprices, les petits défauts, les petits chagrins de Thècle. Et Thècle d'Herzey justifiait cette préférence par beaucoup d'aménité, une amitié expansive, & même par ces grâces extérieures que les inférieurs admirent volontiers. Elle était aussi frêle, aussi délicate que sa sœur de lait, Estelle, était robuste & solide; ses

amis de la ferme admiraient sa taille gracieuse & fine, ses mains fluettes, des mains telles qu'on en voit dans les portraits de Van Dyck; son col dégagé & fier, qui supportait une charmante petite tête, couronnée d'une forêt de cheveux blonds. Les traits, délicats & fiers, rappelaient ceux des grandes races aristocratiques, comme une miniature rappelle une statue; les yeux, d'un bleu très-franc, avaient, au repos, un regard vague & rêveur; ils s'animaient promptement, & leurs prunelles azurées exprimaient toute la gamme des sentiments humains, depuis la tendresse jusqu'à la colère, depuis le tendre enthousiasme de l'âme jusqu'au dédain le plus prononcé. Ces beaux yeux-là souriaient, en ce moment, d'une gaieté cordiale, reflet de celle qui éclatait sur le visage de la nourrice; elle contemplait sa fille, qui daignait manger, boire, rire & parler; mais relevant vivement Estelle du péché de paresse, elle lui dit :

« Porte le goûter aux ouvrières, puis tu étendras le linge sur l'herbe & sur les cordes; les épingles de bois sont là, sur le buffet, va donc !

— Vous voyez, mademoiselle Thècle, je ne puis pas même vous voir un petit moment à mon aise.

— Pauvre Estelle !

— Ne la plaignez pas, ma mignonne, elle n'est pas bien malheureuse; faut-il pas travailler en ce bas monde ? Feu ma mère disait que nous étions nés pour travailler comme l'oiseau pour voler.

— Nourrice, peut-être que si je travaillais comme Estelle, je ne m'ennuierais pas si terriblement ?

— Eh ! ma petite chérie, est-ce que vous êtes faite pour de grosses besognes, avec vos menottes que voilà ! Vous êtes faite pour broder, lire, jouer du piano.

— Je fais tout cela ; je me brode des cols & des jupons par douzaines, mais à quoi bon ces toilettes ? nous ne voyons personne. Je fais de la musique, pas un humain ne m'écoute; je lis, mais je sais par cœur mes livres de prix & toute ma petite bibliothèque. Ces vieilleries m'ennuient à périr.

— Mais monsieur le comte a tant de livres !

— Rien pour moi là-dedans, nourrice; ce ne sont que des livres savants, des livres d'histoire, de géologie, des mémoires sur des choses qui ne m'intéressent guère, va !

— Que faire alors, ma pauvre minette ? prendre son mal en patience, attendre des temps meilleurs.

— Quels temps ?

— Celui de votre mariage, ma fille; il vous viendra des prétendants, vous verrez !

— Ah ! plutôt à Dieu qu'ils fussent venus ! J'ai vingt ans, nourrice !

— Qui le sait mieux que moi, ma chère fille ? mais vous comprenez : monsieur le comte n'a pas voulu vous marier de trop bonne heure, pour ne pas se séparer de vous d'abord, & puis parce que vous sembliez longtemps délicate; à l'heure qu'il

est, vous voilà fraîche comme une églantine, & les comtes & les marquis vont arriver. »

Thècle sourit à cette prédiction flatteuse; elle causa longuement encore avec madame Thibaut, qui, pour la voir plus longtemps, l'accompagna jusqu'aux confins du parc. Le soleil descendait lorsque la fermière rentra chez elle; Estelle avait étendu la lessive & elle se reposait en tricotant; sa mère la gourmanda :

« Et le souper ?

— Ma mère, le potage bout.

— Et le marché de Mirecourt, demain ?

— Ma mère, j'ai arrangé les œufs, les fromages & le beurre; restent les légumes.

— C'est bon, j'y vas.

— Je vous aiderai.

— Tu es une brave fille; tu aimes le travail.

— Oui, ma mère, mais j'aimerais mieux ne faire qu'à ma volonté, comme mademoiselle. Elle se promène, elle lit, elle brode, comme ça lui passe par la tête. Elle est bien heureuse !

— Pas tant que tu crois; mais c'est son rang qui veut ça : elle s'ennuie bien, la pauvre petite !

— Ah ! ben ! à sa place, je ne m'ennuierais pas !

— Tu serais bien aise d'être toute seule ?

— Elle a son père.

— Il ne s'inquiète mie d'elle; il ne pense qu'à ses livres & à ses vieilles pierres.

— Elle devrait le tirer de là.

— Tu crois qu'on fait faire aux hommes tout ce qu'on veut ? et puis elle n'a ni frères ni sœurs.

— Eh ! les miens ne sont pas toujours commodes; notre petit Pierre est terrible !

— Ni maman.

— Ça, c'est le pire, dit Estelle en prenant la main de sa mère; quand vous me dites des choses pareilles, vous me remuez le cœur.

— C'est signe qu'il est bien placé; viens, maintenant, nous allons compter nos artichauts & nos choux-fleurs; tu viendras avec moi demain au marché, & si nous faisons bonne vente, je t'achèterai un mouchoir neuf.

— Un beau !

— Un solide; faut pas tant de vanité. »

II

Le comte Adalbert d'Herzey avait passionnément aimé sa jeune femme, & lorsque, après trois ans de mariage, il l'avait vue succomber à une rapide maladie de poitrine, il ne s'était pas consolé; les années avaient fui, les larmes s'étaient séchées, mais le trait cruel était resté dans le cœur fidèle de l'époux, & l'oubli, ce prompt & vulgaire consolateur des douleurs humaines, n'avait pu effacer la charmante image de la jeune femme disparue. Elle avait laissé une fille, pourtant cette enfant, ce dernier gage d'affection & de souvenir, ne remplissait pas la place demeurée vide, au foyer & dans le

cœur de monsieur d'Herzey. Il fit élever Thècle chez la nourrice d'abord, au couvent ensuite; il la reprit lorsqu'elle eut dix-huit ans; il l'aimait, mais il n'avait ni le désir ni la force de rompre avec les habitudes contractées durant un long & solitaire veuvage, & de s'occuper de ce qu'il pouvait plaire à une fille à marier; de son côté, Thècle ne savait à quoi s'employer auprès de ce père qu'elle connaissait peu, qu'elle aimait bien, & auprès de qui elle éprouvait une certaine timidité craintive. Que pouvait-elle pour lui? A peine âgée de quarante-huit ans, léger, ferme, agile comme un Centaure, il ne réclamait, certes, aucun soin physique; livré à des études profondes, absorbé dans des recherches scientifiques, il n'avait pas besoin de l'entretien de sa fille pour s'amuser ni se distraire; de loin en loin, le soir, lorsque le vent soufflait dans les hauts sapins comme dans les tuyaux d'un orgue immense, lorsqu'une ombre, un souvenir passaient sur son visage, il lui disait :

« Joue-moi donc du Rossini.

— *La Gazza Ladra* ou le *Siège de Corinthe*, mon père?

— De l'un & de l'autre.

Elle jouait; il écoutait d'un air rêveur. Sa femme lui avait chanté jadis ces airs italiens, & il les avait aimés; il aimait encore leur vague reminiscence sous les doigts de sa fille; c'était le seul service qu'il lui demandât. Elle aurait pu s'occuper de la maison, s'initier à ces devoirs de ménage que les plus riches ne peuvent ignorer; mais depuis vingt ans la maison du comte était réglée & dirigée par une vieille femme de charge, nommée Joseph, habile, honnête & grognon, qui ne se souciait pas de la laisser pénétrer dans les arcanes de son administration; elle avait répondu brusquement aux quelques tentatives de Thècle :

« Vous êtes trop jeune, mademoiselle! Vous n'y entendriez rien. Vous manque-t-il quelque chose? commandez! Votre chambre n'est-elle pas bien arrangée? je donnerai un galop à Lisette. Nos entremets ne sont-ils pas à votre goût? je causerai là-dessus avec la cuisinière. »

Thècle n'avait pas osé répondre; son désir de la science domestique était fort borné d'ailleurs. Elle traîna donc sa vie du mieux qu'elle put : la broderie, les lectures dans de vieux volumes sus par cœur, la musique sans véritable science musicale, les promenades dans le parc, les longues visites à madame Thibaut, remplissaient la semaine; le dimanche, on était exact à l'église; & parfois le comte faisait atteler, & il allait, avec sa fille, visiter quelques amis qui demeuraient au loin; il remplissait avec un soin scrupuleux tous ces menus devoirs de société, mais, au fond, il n'avait besoin de personne : il avait perdu l'affection unique, celle qui remplit le cœur & anime la vie, & il ne l'avait pas remplacée. L'étude, les recherches scientifiques étaient devenues l'aliment de son existence; il remontait pas à pas le cours des âges, il recherchait les origines des peuples & leurs

migrations mystérieuses de l'Orient en Occident; il embrassait toutes les branches de cette science qui captive & passionne ceux qui l'ont épousée, & la moindre découverte, le moindre indice qui pût le mettre sur la trace de ces races à jamais disparues, un tombeau, une pointe de flèche, un silex taillé, l'intéressaient plus que tous les événements du monde où il avait autrefois vécu et brillé. Il lui restait de ses habitudes mondaines une grande & noble politesse, & de ses traditions de famille une fierté silencieuse, qui se rattachait bien moins à la fortune présente qu'aux souvenirs d'autrefois. Il vivait donc seul, avec ses livres, curieux seulement des questions obscures qui s'agitaient dans le monde scientifique, & si absorbé par des études chéries, qu'il ne se doutait même pas que Thècle pût s'ennuyer et se trouver parfois bien isolée.

La religion aurait pu être un grand secours & une profonde consolation pour cette jeune âme, mais Thècle n'avait pas appris l'amour de Dieu sur les genoux de sa mère; amenée au couvent malgré elle, et tout en pleurs au souvenir de sa nourrice Thibaut, elle y était restée comme un oiseau farouche, qui se tapit au fond de sa cage & ne veut pas regarder la main qui lui présente le mûron & le mil. Les efforts des religieuses, leurs soins délicats, leur bonté persévérante demeurèrent sans résultat : Thècle ne leur donna pas sa confiance; on ne sut jamais le fond de cette petite âme, & Thècle quitta la maison de Notre-Dame assez instruite, peu élevée, fort ignorante, & de la vie de la terre, & de la vie du ciel. Elle revint au château d'Herzey, & elle y passa deux années dans l'oisiveté occupée que nous avons racontée.

Quelques jours après sa visite à maîtresse Thibaut, Thècle attendait son père pour le souper, dans l'immense salle à manger qui aurait pu servir à un banquet de roi, & où ils mangeaient toujours seuls, toujours deux. Cette haute et vaste pièce, toute boisée de chêne, ornée de trophées de pêche et de chasse, ouvrait sur le parc par ses grandes fenêtres, & dans leurs baies, s'encadraient un merveilleux paysage, un fouillis de verdure, éclairé en ce moment par le soleil couchant. Un peintre en eût été ravi; il eût admiré cette longue allée, à perte de vue, au bout de laquelle apparaissait l'Occident en feu, & ces hauteurs couronnées de sapins, & ce ruisseau qui tombait, avec un éternel murmure, du sommet des roches, & ce pâle croissant qui pendait comme une lampe, dans l'azur tranquille. Thècle était indifférente à des beautés trop connues; elle s'ennuyait profondément devant la verdure, les astres & les eaux, dont les placides magnificences ne lui disaient rien.

Son père entra, la baisa au front, et aussitôt on se mit à table :

« Qu'as-tu fait, mon enfant ? lui dit-il.

— Ce que je fais toujours, mon père.

— Encore ?

— Un peu de broderie, de piano ; et puis j'ai fait le tour du parc.

— C'est bien. Tu n'es pas allée chez madame Thibaut ?

— Non, mon père, je la savais au marché de Vittel. »

Il reprit distraitemment : *C'est bien !* en se servant d'une truite au bleu ; ses pensées allaient ailleurs ; on venait de lui annoncer des découvertes curieuses dans l'étang de Gérard-Mer. Qui sait ? on arriverait peut-être à constater l'existence d'une cité lacustre, ce qui confirmerait les études qu'il avait entreprises sur les premières populations, ignorées de tous, sans trace sur la terre, qui eussent pénétré dans les abrupts défilés des Vosges. Il ne parla plus, Thècle n'osa pas le provoquer, & le repas était presque fini sans que la conversation eût repris. Le domestique apportait le fruit, & il déposa en même temps, devant l'assiette de monsieur d'Herzey, une petite lettre d'un aspect fort élégant. Le comte l'ouvrit, la lut, la relut, & tiré soudain de ses lacs & de ses cités préhistoriques, il dit vivement :

« Voici une nouvelle bien inattendue !

— Quoi donc, mon père ?

— C'est une lettre de ma sœur de Sénonges.

— Ma tante Amélie ! quel bonheur ! dit Thècle, pour qui tout événement imprévu, une lettre même avait de l'intérêt.

— Un bonheur ! Au fait, c'est possible ; elle va se rapprocher de nous. Tiens, lis sa lettre, mon enfant. »

Thècle prit la lettre, qui sentait la violette & qu'ornaient deux beaux écussons accolés, & elle lut :

« Mon cher Adalbert,

« Nous nous voyons très-peu, trop peu, & si tu le veux, nous allons nous voir tous les jours : je viens de faire un coup de tête, & j'espère que ton amitié fraternelle m'en remerciera.

« L'autre jour, en jetant des yeux distraits sur la quatrième page d'un journal, j'ai vu qu'on mettait en vente la belle propriété des Lauriers, avec parc, pièce d'eau, serre, maison d'habitation & communs, près de Vittel, département des Vosges. Mon cœur a battu : ce nom des Lauriers évoquait les souvenirs de toute une vie. Les amis de nos parents, les Noittel, ne demeuraient-ils pas là ? Leurs filles étaient les plus chères amies de ma jeunesse, j'ai passé les plus riantes heures de ma vie dans cette maison, si riante elle-même... Nous allions en barque sur la pièce d'eau, nous dépouillions la serre de ses plus belles fleurs pour nos coiffures de bal, nous avons tant erré dans le parc & dans les hautes sapinières qui le dominent ! je reste seule de cette société qui se rassemblait là ; mon mariage m'a conduite ailleurs ; maintenant, je suis veuve, libre, isolée, je n'ai pas pu résister à la tentation de me revoir dans ces mêmes lieux, où j'ai vécu jeune, ignorante & heureuse. J'ai acheté les Lauriers ; c'est une affaire de sentiment pour moi,

mon notaire ajoute que c'est en même temps une bonne affaire.

« Nous serons donc rapprochés, mon cher Adalbert, nous, séparés depuis si longtemps ; nous renouerons la chaîne des souvenirs ; je connaîtrai enfin ta fille, que j'aimerai tendrement, sois-en sûr ; j'ai le projet de passer tous mes étés à ces chers Lauriers ; je ne saurais renoncer entièrement à Paris, car je n'ai ni ton stoïcisme ni tes goûts studieux ; seulement, je suis possédée du désir d'habiter les Vosges, cette année même ; l'automne est ravissant dans nos montagnes. J'expédie demain deux voitures de meubles & mon tapissier, & je te prie, ou, pour mieux dire, je supplie mon aimable nièce Thècle de veiller à ces premiers arrangements, & de mettre son bon goût & ses jeunes idées à mon service. Des fleurs ! beaucoup de fleurs surtout ! je voudrais des phlox & des tamaris dans les massifs, des verveines, des véroniques & des fuchsias dans les parterres, du lierre & des vignes vierges partout.

« Avant quinze jours nous serons réunis ; je n'ai pas besoin de te dire, cher Adalbert, avec quel bonheur je me retrouverai en famille, & je reverrai ton manoir d'Herzey, où depuis longtemps je n'ai fait que de bien transitoires apparitions ; je t'embrasse avec effusion, ainsi que ta fille, & suis

« A toi de cœur.

» SÉNONGES.

« Paris, août 18... »

« Ah ! mon père ! c'est un vrai bonheur, ceci ! s'écria Thècle.

— Je l'espère, dit-il. Je serai charmé de revoir ma sœur ; je la connais peu, mais je l'ai toujours aimée.

— Elle paraît si aimable ! Mais pourquoi donc la connaissez-vous si peu, mon père ?

— Parce qu'elle est mon aînée (il ne faudra pas lui jeter cette vérité à la tête), qu'elle s'est mariée pendant que j'achevais mes études, que son mari, qui était un militaire, comme tu le sais, colonel d'abord & puis général, l'a menée avec lui, d'étape en étape, à Rouen, à Lyon, en Algérie, à Lille, que sais-je ? que, définitivement, ils se sont fixés à Paris, & que je fais profession de détester Paris ; que, devenue veuve, elle n'a pas voulu quitter Paris, où elle vivait dans le monde ; qu'elle n'a fait dans les Vosges que de très-courts séjours... Voilà pourquoi.

— Je comprends très-bien. Et les Lauriers, vous les connaissez ? Est-ce beau ?

— Belle propriété, à droite sur la route de Vittel. Le parc est bordé de grands & beaux lauriers, de là le nom.

— Et pourrai-je y aller pour voir les arrangements ?

— Certainement ; on attellera, & Joséphe te servira de duègne.

— Et s'il n'y a pas de fleurs dans le jardin, car la propriété était inhabitée ?

— Tu en prendras ici & tu tâcheras de satisfaire ta tante. Elle a toujours eu des goûts assez poétiques, les fleurs, la musique, les vers ; je vois qu'elle a persisté. Elle faisait même des vers, assez méchants, il faut en convenir.

— Elle faisait des vers !

— Eh oui ! ne vas-tu pas croire que c'est une

Corinne ? j'en serais désolé ; ce que je désire pour toi, c'est qu'elle soit de bonne compagnie & qu'elle te forme un peu au monde. Tu t'ennuies quelquefois, je pense ?

— Je suis toujours seule ici.

— La présence de ma sœur t'occupera : tout est donc pour le mieux.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

NOËL

Ecce natus est hodie salvator.

Le calme qui suit la tempête
Sur la terre était répandu,
Des temps marqués par le prophète
Le prodige était attendu.
Sur quel horizon doit-il naître ?
Quelle aurore verra paraître
Ce Désiré des nations ?
Le monde a corrompu sa voie,
Et tous les peuples sont en proie
Aux plus hideuses passions.

Serait-ce un roi, serait-ce un sage,
Issu de ce siècle pervers,
Qui de ce honteux esclavage
Saurait affranchir l'univers ?
Dans les desseins de ta justice
S'il faut que ce monde périsse,
Seigneur, sauve-s-en les débris !
Ah ! tu diffères ta vengeance,
Et, pour cette œuvre de clémence,
Grand Dieu, tu nous donnes ton fils !

Assis dans la voûte éthérée
A la droite du Tout-Puissant,
Jésus, la sagesse incréée,
Jette un éclat resplendissant.
Devant lui, les saintes phalanges
A l'envi chantent ses louanges,
Les anges sont ses messagers ;
Ici-bas, mystère adorable,
Pour palais il n'a qu'une étable,
Et pour courtisans des bergers.

C'était une leçon profonde
Qu'il donnait à l'humanité.
L'orgueil avait perdu le monde ;
Qui le sauve ? l'humilité.
Jésus enseignait à la terre
Que l'humble enfant de la chaumière

Ou le fils de nobles aïeux,
Le pauvre dans son indigence,
Le riche dans son opulence,
Sont tous égaux devant ses yeux.

Sous son toit modeste, Marie,
La descendante de vingt rois,
Se plaisait à cacher sa vie ;
Un fuseau tournait sous ses doigts.
Pourtant elle enfanta le Juste,
Et, par un privilège auguste,
L'honneur de la virginité
Dans ce miracle incomparable
S'unit à la joie ineffable
De sa sainte maternité.

O chrétiens, voici que l'année,
Parcourant le cercle des jours,
Ramène l'heure fortunée
Où, quittant les divins séjours,
Un ange, à la voix éclatante,
De sa nouvelle triomphante,
Réveillait le monde étonné.
Il disait : Chassez la tristesse,
Reprenez vos chants d'allégresse !
Peuples, un Sauveur vous est né !

Doux Sauveur, renaiss en mon âme,
Viens encor régner sur mon cœur !
Qu'au foyer de ta sainte flamme,
Il puise une nouvelle ardeur !
Fais qu'inondé de ta lumière,
Je me détache de la terre
Et sois comme absorbé dans toi ;
Qu'avec l'apôtre je m'écrie :
Non, je ne vis plus de ma vie,
C'est Jésus-Christ qui vit en moi !

HIPPOLYTE F.

REVUE MUSICALE

L'ANNÉE 1874 — JEANNE D'ARC — LA QUENOUILLE DE VERRE
COMPOSITIONS RELIGIEUSES DE M^{lle} H. WILD
MUSIQUE NOUVELLE DE L'ÉDITION PETERS — PRODUCTIONS THÉÂTRALES
DE L'ANNÉE 1873.

PAUVRE vieille année 1873, te voici donc envolée vers l'infini des temps! faut-il chanter sur ta tombe un *de profundis* ou un *Deo gratias*? A te parler franchement, nous serions plus disposée à nous réjouir de ta fin qu'à nous en lamenter. Établisons équitablement les chiffres de ton budget: 1° Nos esprits, trop légitimement inquiets, se sont-ils rassérénés pendant ton passage de douze mois sur notre planète malade? 2° Nos fortunes endommagées par la guerre sont-elles aujourd'hui mieux assises? 3° Les arts, ces fruits exquis de la civilisation, ont-ils produit des espèces plus savoureuses & plus abondantes? De tous côtés nous prenons des informations; à toutes les portes nous frappons, & il ne nous est fait qu'une réponse décourageante: Non, non, non! Le progrès, en n'importe quel genre, n'a pas avancé d'un pas. La nature elle-même s'est couverte d'un voile; les champs sont restés inféconds & les nuages du ciel se sont répandus en larmes sur nos campagnes attristées. Alors, nous nous sommes demandé avec angoisse si Dieu avait abandonné ce pauvre monde. Mais Dieu, toujours clément, a voulu qu'une aurore nouvelle vint éclairer notre horizon, & l'année 1874 se lève, chacun l'espère, sous de meilleurs auspices que sa devancière.

Permettez-nous donc, chères lectrices, de vous faire nos souhaits de jour de l'an, avec toute la sincérité que vous avez droit d'attendre de votre humble chroniqueuse. Comme le portier, le facteur & la cuisinière, nous déposons respectueusement à vos pieds mignons un hommage tout plein de sollicitude, parcourant toutes les gammes du sentiment, depuis les souhaits les plus vulgaires, jusqu'aux vœux les plus délicats. Et veuillez remarquer une chose: c'est que, n'implorant pas de

votre générosité l'éternelle traditionnelle, nous sommes absolument certaine de vous inspirer toute confiance. Quittons donc maintenant, le chemin banal des condoléances & suivons ensemble les sentiers où la ronde, la blanche, la croche & la double croche fleurissent aux buissons encore verts.

Le théâtre de la Galté a représenté récemment un drame en vers de monsieur Jules Barbier, auquel monsieur Charles Gounod a adapté quelques beaux morceaux de musique qui donnent à l'œuvre nouvelle une valeur incontestable. Le magnifique sujet de *Jeanne d'Arc*, que ces messieurs ont traité, l'avait été, en d'autres temps, par Kreutzer, Carafa, Vaccaj, Balfe, Verdi & enfin par Duprez, sans laisser de très-chauds souvenirs. Ce grand drame historique ne peut contenir les éléments indispensables au succès, que si l'on y brode des épisodes de fantaisie qui nuisent à l'exactitude des caractères & des situations. Ce fut un écueil auquel bon nombre de librettistes vinrent se heurter. Ce type sublime de femme, dont la vie chrétienne & guerrière à la fois ne s'accommodait guère des passions mondaines, ne pouvait tenir pendant cinq actes le spectateur en suspens; hors Jeanne, les personnages de la scène sont des comparses impossibles. La poésie charmante des voix divines, entendues par la vierge rustique à ses heures d'extase ou de recueillement, ne peut que bien difficilement se traduire devant la rampe d'un théâtre. Restent les batailles & le supplice, insuffisants pour combler les lacunes. Les auteurs ont donc été contraints d'ajouter à la donnée primitive un épisode imaginaire. C'est l'amour chaste d'un jeune laboureur pour Jeanne d'Arc sa compagne d'enfance. Ils ont cru devoir aussi faire intervenir dans l'ouvrage le person-

nage d'Agnès Sorel, qui, d'après les érudits, n'eut jamais le moindre rapport avec l'héroïne de Domremy.

Toutefois, le poème de monsieur Jules Barbier n'est pas sans mérite, & la musique de Charles Gounod est bien faite pour en réhausser les qualités.

L'œuvre de l'éminent compositeur n'est pas une de ces créations hors ligne qui posent un maître, mais c'est un fleuron de plus à ajouter à sa couronne.

La partition est sobre d'effets. Inspiré du sentiment religieux qui sert de point d'appui à toutes les péripéties dont se compose l'histoire de Jeanne d'Arc, monsieur Gounod a fait une musique grave, sévère, pénétrante, qui n'emprunte presque rien au genre profane.

Cependant les couplets à boire & la chanson de la Ribaude sont des morceaux destinés à rompre la sérénité un peu austère de cette composition. Le premier chœur :

Nous fuyons la patrie,

a un caractère très-large & très-élevé. La belle page de la partition, c'est l'admirable ensemble des voix célestes, accompagnées des graves harmonies de l'orgue & de l'orchestre. Il y a, dans la marche du sacre, un effet de carillon d'une belle sonorité. Les voix mélodieuses de sainte Marguerite & de sainte Catherine, mariées en contre-point avec le refrain :

C'est l'argent de la France,

produisent un effet original & charmant. La marche funèbre est écrite de main de maître; le chant des voix célestes, reproduit par l'orchestre, y alterne avec le motif principal.

Bref, le nouvel opéra, qui renferme de réelles beautés pour les amateurs sérieux, ne nous semble pas destiné à laisser de longs souvenirs dans la mémoire du public.

Pendant que le public de la Gaîté écoutait l'opéra à grand spectacle de messieurs Barbier & Gounod, celui de la salle Choiseul se réjouissait d'une opérette due à messieurs Albert Millaud & Heugel, la *Quenouille de Verre*, musique de monsieur Charles Grisart. Disons tout de suite que le poème est une spirituelle calembredaine dont nous n'avons nulle intention de donner l'analyse; mais ajoutons, pour rendre justice à la vérité, que la musique en est charmante. Rien n'est plus vif, plus varié, moins vulgaire & plus applaudi que cette bluette où se révèle un talent jeune & vivace. Il y a là-dedans une certaine *marche des Hallebardiers* qui est véritablement un bijou de genre; l'*Air du Sommeil*, chanté par le chevalier Myosotis, & la délicieuse *valse vocale* ont excité des salves de bravos. On est tout étonné, en écoutant ces sortes de folies musicales, si accortement exécutées, d'y trouver de l'art, du goût & du style,

qu'en pareille occurrence, le public n'est pas en droit d'attendre. Nous n'avons guère l'habitude d'assister aux représentations de ces pièces que la fantaisie du moment a mises à la mode, mais nos théâtres lyriques sont si dépourvus de nouveautés intéressantes, qu'il faut bien frapper à toutes les portes, pour entendre quelques notes, dont un long jeûne nous a rendue avide. Cette fois, du moins, nous avons trouvé un morceau à nous mettre sous la dent; il était savoureux, & nous devons équitablement en instruire les affamées.

Il vient de se publier, chez l'éditeur Flaxland-Durand, un *Recueil de Cantiques* à une ou plusieurs voix, avec accompagnement d'orgue ou de piano. L'auteur, mademoiselle H. Wild, est une artiste dont on a déjà pu apprécier le talent dans diverses compositions pour le piano & dans un grand nombre de morceaux de musique religieuse pour chant & piano, dont nous avons eu l'occasion de parler ici. Nous n'hésitons pas, après mûr examen, à féliciter mademoiselle Wild de son nouvel ouvrage, qui nous paraît, à plus d'un titre, mériter l'attention des musiciens sérieux. La mélodie s'y développe sans effort; l'idée est toujours facile, l'inspiration souvent originale & l'harmonie, quoique sobre de recherche savante, n'en accuse pas moins une profonde connaissance des combinaisons multiples que comporte cette science.

Quoique les quinze pièces qui composent ce dernier cahier forment un tout homogène par leur caractère religieux, chacune d'elles a sa nuance particulière & parfaitement définie, selon les paroles choisies par l'auteur. Il serait trop long de nous arrêter à toutes, mais nous citerons les plus remarquables à notre point de vue. Enregistrons le n° 1, *l'Angelus*, un charmant solo dont le style, à la fois simple & élevé, en fait un morceau de choix, quoique d'une facile exécution.

Le n° 5, *Stabat Mater*, prouve une fois de plus que le talent peut se renfermer dans un cadre restreint. Le récitatif mesuré :

Tandis que le Sauveur, par un cruel supplice,
Consommait sur la croix son sanglant sacrifice...

est d'un effet grandiose, d'une vérité d'expression qui révèlent le véritable artiste, plus que ne sauraient le faire à nos yeux les modulations les plus heureuses, dont la musique de mademoiselle Wild est d'ailleurs très-souvent accompagnée. La rentrée en *mi bémol* est préparée avec un goût infini; elle s'exécute sur ces mots touchants :

Quels torrents d'amertume inondèrent son âme !

qui se prêtent admirablement au développement du sentiment dramatique dont cette page est remplie. C'est, à notre avis, la plus remarquable du recueil, & les paroles en sont très-belles.

Le n° 11, *Adieux aux faux plaisirs du monde*, peut se chanter à une, deux, ou trois voix. La mé-

lodie en est gracieuse quoique recueillie, & l'accompagnement d'une élégante facture.

Le n° 13, *Solo*, est une conception large, d'un rythme accentué qu'expliquent les paroles que terminent chaque strophe :

Tu promets encor le bonheur
Aux derniers âges de la France.

L'harmonie qui soutient ce chant est extrêmement soignée; il est facile d'y reconnaître que le compositeur appartient à la grande école des classiques, hors de laquelle il n'y a pas de salut.

Nous ajouterons, en terminant cette appréciation, & à la louange de l'auteur, que cet ouvrage, ainsi que sa *Marche funèbre*, se vend au profit des pauvres. Pour la plupart des numéros dont nous nous abstenons de parler, nous maintenons la critique que nous avons faite, lors de la publication du premier recueil de cantiques de mademoiselle Wild.

Au moment de mettre sous presse, on appelle notre attention sur un nombre assez volumineux de productions musicales, de genres différents, publiées par la maison Peters. Le temps nous manque pour nous livrer à l'étude minutieuse de chacune de ces pièces, dues presque toutes aux auteurs les plus en vogue de l'Allemagne. Tels sont : Spindler, L. Wolff, Bendel, Yungmann, Low, Kagel, Gayrhos, Jaell, Hollander, Riemann, & d'autres encore, que nos abonnés nous sauront gré de leur avoir fait connaître. Dans notre prochaine *Revue*, nous reparlerons de ces compositeurs & de leurs œuvres, qui nous semblent, après notre rapide examen, appelées à un incontestable succès.

Ces publications ont cela de particulier, qu'elles sont la propriété de la maison Peters, & qu'il n'en existe aucune autre édition. On sait déjà que la netteté d'impression & le bon marché de cette musique ne sont surpassés par aucune autre.

Il ne nous reste plus qu'à mettre sous les yeux de nos lectrices la liste des ouvrages dont la revue du mois leur a donné les analyses, à mesure qu'ils se sont produits.

Ce sont :

Les Deux Beines. — *Ruy-Blas*, arrangé en Opéra. — *La Coupe du roi de Thulé*. — *La Petite Reine*. — *Les Braconniers*. — *La Fille de madame Angot*. — *La Petite Sœur d'Achille*. — *Le Roi l'a dit* & — *Jeanne d'Arc*.

Sauf quelques opérettes excentriques dont il ne nous convenait pas de parler, tel est le bagage musical de l'année 1873.

MARIE LASSAVEUR.

M. E. de Rudnia, à la fois éditeur & compositeur de musique, met à la disposition des abonnés du *Journal des Demoiselles* quatre albums, choisis avec soin, renfermant des morceaux de genres différents, & d'un bon marché qui tentera plus d'un amateur en quête d'une agréable étreinte à offrir.

Les n° 1 & 2 contiennent des morceaux pour piano seul, & pour chant & piano.

Le n° 3 est exclusivement composé de danses variées. On remarquera qu'il ne comprend que des pièces extraites des n° 1 & 2.

Quant au quatrième album, tout entier réservé à la musique sacrée, il est dû aux plumes autorisées de MM. Elwart, professeur au Conservatoire, Deslandres, deuxième grand prix de l'Institut, Werrimst & de Coninck, lauréats du Conservatoire.

Toute cette musique, à l'exception de l'album religieux, est généralement d'une exécution facile.

Voici quelques-uns des titres de ces compositions :

Pour la partie vocale : *le Christ au jardin des Oliviers*, mélodie sacrée; *l'Heure de la prière*, autre mélodie, par M. E. de Rudnia; *l'Homme & l'Eternel*, mélodie grave; *l'Orage*, idylle imitative; *Viens vite, Printemps*, romance, & *l'Invasion*, chant guerrier, avec chœur, *ad Libitum*; tous quatre composés, poésie & musique, par M. Edmond Okolowicz.

Dans la partie instrumentale, nous avons remarqué principalement un quadrille, *les Tyrentines*, qui est à la fois extrêmement facile, brillant & très-dansant; *le Météore*, polka; *l'Etoile*, grande valse, par Edmond Lonati; *l'Arc-en-Ciel*, polka-mazurka de Rabdern, etc., etc.

Chacun de ces albums qui représente, après addition faite, le chiffre de 40 francs, prix marqué, sera expédié moyennant 6 francs, rendu franco en France.

De plus, les personnes qui prendraient deux albums recevront gratuitement un joli nocturne pour le piano, de J. B. de Coninck, intitulé *Mélancolia*.

L'Album de musique sacrée, d'une valeur de 15 francs net, sera donné au même prix que les précédents recueils.

Les abonnés qui désireraient profiter de cette occasion sont priées d'adresser leurs demandes non pas à l'administration du *Journal des Demoiselles*, mais directement à M. E. de Rudnia, éditeur, cité d'Antin, 6, à Paris.

M. L.

Économie Domestique.

GATEAU MILANAIS

Ce gâteau se fait d'avance & sans qu'on ait besoin de feu ; il réussit très-bien.

Biscuits de Reims. — Fruits confits coupés en filets. — Sucre râpé. — Confitures de groseilles, ou d'oranges, ou de pommes, ou de coings. — Rhum délayé avec un quart d'eau.

Couper les biscuits en plusieurs parties dans le sens de la longueur. En poser une couche au fond d'un moule de fer-blanc.

Seconde couche de fruits confits, arrosés d'un peu de rhum.

Troisième couche, biscuits croisés sur les premiers.

Quatrième couche, confitures, un peu de rhum.

Et ainsi alternativement, jusqu'à ce que le moule soit rempli. Dans les intervalles des biscuits, on ajoute du sucre râpé.

On couvre le gâteau, on le met dans un lieu frais durant douze heures. On fait une crème à la vanille que l'on verse au-dessus, lorsqu'elle est froide & que le gâteau est sorti du moule.

CRÈME BACHIQUE

Pour chaque personne, un jaune d'œuf, une cuillerée à bouche de sucre râpé, une cuiller à café de liqueur, cognac, rhum ou kirsch.

Battre, jusqu'à apparence de crème, les jaunes d'œufs & le sucre.

Battre en neige le tiers des blancs d'œufs. Réunir ensuite les blancs, les jaunes & la liqueur, continuer à battre jusqu'au moment de servir.

Recette garantie excellente.

SAUCE POUR LE POUDING

Mettez dans un bol du sucre râpé très-fin, versez y une cuillerée de rhum & de suite du beurre frais chauffé seulement de manière à le rendre liquide. Battez avec une cuiller et ajoutez du rhum ou du vin de Madère. Il faut que l'opération soit faite promptement.

CRÉPINETTES AU RIZ

Pour quatre crépinettes, préparez un hecto de riz bien lavé, que vous ferez cuire avec poivre & sel, dans du bouillon. Faites griller les crépinettes, servez les sur le riz & arrosez le tout d'une sauce tomate.

CONSERVATION DES FOURRURES

Pour les fourrures comme pour les brûlures, une foule de recettes sont en circulation : le pyréthre, l'essence de thérébentine, le camphre, le poivre sont préconisés tour à tour ; l'isolement a de chauds partisans. Voici deux moyens de préservation qui nous viennent, l'un d'un fourreur, l'autre du conservateur d'un musée d'histoire naturelle. Le second consiste à placer dans le carton où sont enfermées les pelleteries, une boule de ouate fortement imprégnée de crésote ou essence de goudron, qu'on renouvelle très-souvent. — Le premier, qui nous paraît très rationnel, c'est de secouer avec force, au moins tous les trois jours, le manchon ou la pelisse qu'on veut préserver des mites.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

JE viens, ma chère Florence, te raconter une mésaventure dont tu es la cause première, puisque c'est dans mon désir de t'apprendre quelque chose de nouveau, dans mon zèle pour t'être utile que je m'y suis exposée. Ah! monsieur de Talleyrand avait bien raison de ne pas aimer le zèle!... Mais où vais-je m'égarer?

Figure-toi qu'ayant ouï parler d'une Exposition spéciale à l'Enfance, qui devait s'ouvrir ces jours-ci aux Champs-Élysées, nous nous entendons, mes amies parisiennes & moi, pour nous y rendre dès le lendemain de l'ouverture.

Déjà, je taillais mon crayon pour prendre note de tout ce qui pourrait t'intéresser, & préparais, en imagination, le plus magnifique des comptes rendus sur les merveilles que j'allais voir, quand, ô déception cruelle, nous arrivons au palais de l'Industrie, nous déposons un franc au traditionnel tourniquet, nous entrons, guidées par une brillante fanfare, dans la grande nef, consacrée d'ordinaire à ces sortes d'expositions partielles. Mais hélas! hélas!... à peine l'ombre d'une Exposition! Dans notre impatience, nous nous étions trop hâtées, rien n'était prêt encore & nous nous trouvions en face d'un indescriptible tohu-bohu de menuisiers, de tapissiers, de jardiniers, rabotant, clouant, bêchant, disposant de droite & de gauche les gradins des divers exposants, au milieu de massifs d'arbustes verts, de pelouses artificielles, etc.

Et, pendant ce temps, — c'était là ce qui nous avait trompées!... les musiciens dominant le bruit des marteaux, les cris des ouvriers, le fracas des planches qui tombaient & des charpentes qui se dressaient, les musiciens, dis-je, groupés dans une élégante rotonde de velours rouge à crépines d'or, entourée de chaises — vides en ce moment, pour la plupart! — jouaient quand même avec un entrain admirable.

« Nous nous sommes trop pressées, dit Lucie; rien n'est fini encore.

— Bast, répondit Marie, nous n'aurons point tout perdu puisque nous avons entendu cette charmante valse!...

— Comment, tout perdu?... mais regardez donc,

mesdemoiselles, il y a déjà une foule de choses installées.

— Certainement, reprit Adrienne en regardant de la meilleure volonté du monde, les quelques rares étalages qui s'achevaient çà & là. Et d'ailleurs, tout en ne voyant pas, aujourd'hui, la centième partie de ce que cette Exposition — très-curieuse, j'en suis sûre! — contiendra quand elle sera complètement organisée, nous pourrions emporter, du moins, l'idée générale de ce qu'elle sera dans quelques jours.

— Ce qu'elle sera?... mais un pays de Cocagne pour les babies qu'on y amènera & à qui on ne fait payer que demi-entrée, pour mieux les attirer dans ces lieux séduisants, s'écria Marie en riant. Voyez plutôt! Ici, le Théâtre-Miniature; là, Guignol!... Plus loin, dans cette enceinte lilliputienne, les célèbres artistes à quatre pattes du cirque Corvi... sans compter la non moins célèbre voiture aux chèvres, tout attelée pour la plus grande commodité des petits promeneurs.

— Je vois bien mieux que la voiture aux chèvres, moi; là-bas, au fond!... Une écurie toute pleine de ravissants poneys! mais de poneys pour de bon & non de poneys mécaniques; chacun porte une selle coquette avec un chiffre brodé, & se promène, à tour de rôle, sous la conduite d'un charmant petit groom, fort bon écuyer vraiment, sur un terre-plein, disposé à cet effet dans l'Exposition même!

— Oh! que c'est gentil, que c'est mignon!... Allons les regarder de plus près, mesdemoiselles.

— Tiens, mais on donne là des leçons d'équitation aux enfants. C'est l'exposition d'un des plus grands manèges de Paris.

— Bon! voici encore une foule de boutiques qui s'élèvent à leur intention, des joujoux, des bijoux des poupées, des livres d'étenne, des bonbons, des friandises, des châtresses de toute sorte... Et ce confiseur qui fait attacher au dessus de sa case cette inscription séduisante à croquer : *Au Château des Douceurs!*... Il est certain qu'une telle Exposition sera le paradis des bambins!...

— Moi, mes amies, dit Adrienne, j'y vois une





174. BOUT. 22, R. DES PETITS VITELS.

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Étoffes des Magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102.
Rubens et Passementiers des Galeries de Choiseul, Rue des Petits Champs, 36.
Éventails de la Maison Kees, Rue du 4 Septembre, 25.
Machines à Coudre, Wheeler et Wilson, Boulevard Sébastopol, 70.
Parfums de la Maison Guerlain, Rue de la Paix, 15.

N° 3925

Ayuntamiento de Madrid

idée beaucoup plus sérieuse; sans doute, on s'est arrangé de façon à ce que les enfants trouvent quelque plaisir à venir ici, mais ce n'est pas seulement la pensée de les amuser qui a présidé à ce qui se prépare; c'est, avant tout, le désir de leur être utile. Rien que les noms pris au hasard de quelques membres du jury & des dames patronnesses le prouvent; car, croyez-vous, par exemple, que monsieur Marbeau, le fondateur des crèches, monsieur Élie de Beaumont, de l'Institut, le docteur Delabarre, Mesdames Anaïs Ségallas, Hippéau, de la Salle, inspectrice des crèches, & tant d'autres, prêteraient leur concours à une exhibition qui ne serait autre chose qu'un nouveau & frivole moyen d'amuser, de tenter les enfants, déjà si ridiculement gâtés de nos jours?... Non, non, je ne puis le supposer.

— Avec tous ces beaux discours, je n'aurai pas recueilli une seule adresse utile pour Florence & madame R..., dis-je d'un air piteux; moi qui ne venais ici que pour cela!

— C'est ce qui vous trompe, mademoiselle Jeanne; en voici déjà une : Messieurs Sandoz frères, 118, rue de la Roquette, Paris; pour leurs *bidons-calorifères*, ou bidons ouvriers, destinés aux personnes qui font voyager les enfants, ou désirent avoir toujours de l'eau chaude ou tout autre liquide chaud sous la main. Ces bidons, qui ne coûtent pas plus de 2 fr. 50 c., je crois, sont

constamment chauffés — même quand on les porte à la main — grâce à un morceau de charbon spécial, dit *charbon nouveau*, enfermé sous la partie du bidon qui contient l'eau. Ce charbon coûte très-bon marché & peut durer plusieurs heures sans qu'on y touche. On se le procure en même temps que l'appareil.

Voici maintenant la Lessiveuse Michel, très-économique au point de vue des combustibles, du temps, du linge qui s'use peu par ce procédé, du savon dont il faut moins, etc., & qui peut servir avec succès pour le blanchissage des layettes & du linge de ménage; le prix des appareils varie de 70 à 300 fr., selon les grandeurs, chez Crépin aîné, 11, 13 & 15, boulevard Ornano.

Et, pour finir, la bouillie hygiénique du docteur Delabarre, pour les enfants en bas âge, en sevrage, les convalescents, les vieillards. Au dépôt central Delabarre, 4, rue Montmartre. On vend aussi, dans cette pharmacie, des boîtes de *premiers secours*, pour fermes, châteaux, familles. Deux modèles : l'un à 45 fr. & l'autre à 80 fr.

Quant au sirop de dentition de ce même docteur Delabarre, il est trop connu pour que je t'en parle ici autrement que pour mémoire...

Eh bien, qu'en dis-tu, Florence? tout en arrivant alors que rien n'était prêt, j'ai encore pu glaner, à ton intention, quelques petites choses!

JEANNE.

MODES

La saison rigoureuse dans laquelle nous entrons nous fait chaque jour apprécier davantage l'usage des fourrures. Plus que jamais, elles sont à la mode cet hiver.

Les manteaux, forme paletot sac, tout en fourrure, en astrakan, loutre, etc., ont de larges boutons de métal & peuvent se porter sur n'importe quel costume. Ce genre de vêtement, avec le manchon pareil, est très comme il faut.

Le ventre de petit gris est particulièrement employé en doublure de manteaux, surtout pour les grandes rotondes de soie noire à capuchon. Ces rotondes, qui sont de véritables *pardessus*, se laissent dans l'antichambre pour les visites de cérémonie.

Les manchons sont toujours petits. J'en ai vu de très-jolis en grèbe, ayant à chaque bout une petite bordure de loutre, ce qui garantit beaucoup les côtés. On en fait toujours en velours assortis aux costumes, avec ou sans petites bandes de fourrure.

Les manchons destinés aux petits enfants sont généralement blancs, en cygne, astrakan ou hermine. — Écharpes de cou semblables.

Pour grande personne, les cols ou boas sont à

peu près du même prix que les manchons. On trouve de petites cravates avec têtes naturalisées à de très-bas prix.

La fourrure, en petites bandes, fait de très-jolis ornements aux costumes de velours, de drap, & même à ceux de soie. Le skung est une des plus jolies & des moins chères. Pour garnir des costumes ordinaires ou des costumes d'enfants, on voit de jolis petits bords d'imitation de fourrure, grise ou brune, au prix de 50 c. à 1 fr. le mètre. Cela se pose entre l'étoffe & la doublure, & doit dépasser comme une petite frange.

Les toques en fourrure, loutre, astrakan, etc., sont toujours bien portées. Une aile de côté suffit à ce genre de chapeau, qui sied tant aux enfants.

Les soutaches, grosses ganses, larges galons, olives, brandebourgs sont les principaux ornements des costumes de laine.

Les grosses franges en laine & à tête ouvragée, les guipures de laine noire ou de couleur s'emploient également. Les galons, passementeries & franges de jais sont pour les étoffes noires. Les galons d'or & d'argent, les petites perles d'acier, d'argent & d'or, combinés avec de certaines bro-

deries, font des garnitures très-élégantes & assez originales.

Le *taffetas* semble prendre la préférence sur la *faille*; le fait est qu'il a toujours été de plus de durée.

Le *gros grain*, la *sicilienne*, le *poult de soie antique*, l'*armure*, le *drap des Cévennes*, le *faubourg Saint-Germain* sont de fort beaux tissus, qui peuvent presque se passer d'ornements.

Le velours, mélangé avec l'une de ces étoffes, compose de magnifiques toilettes de toutes saisons.

Le velours tramé est d'un excellent usage, & à moins que l'on veuille mettre un prix très-élevé à du beau velours de soie, il est bien préférable à du velours léger de prix égal.

Le velours anglais est suffisant pour des costumes de ville, surtout quand on les fait chez soi, les façons, extrêmement chères, étant les mêmes pour les étoffes les plus ordinaires que pour les plus belles.

Je vais décrire différents modèles de costumes qui m'ont paru de très-bon goût, & que l'on pourra copier plus ou moins fidèlement. D'abord, en drap *gros bleu*: Le jupon a un grand volant plissé. La seconde jupe, bien drapée, est assez longue derrière; elle a tout autour un bord de skung surmonté d'une broderie de larges galons et soutaches de laine noire. Le corsage est plat, à ceinture. Le devant est entièrement soutaché ainsi que le tour de taille & le bas des manches. — Bord de skung au cou & aux manches.

Paletot non ajusté, fendu par derrière. — Manches assez larges. Le tout brodé & garni de skung comme le reste du costume. — Chapeau de feutre gros bleu, orné de rubans de faille bleue de deux teintes. — Aile teintée de bleu & bouton de rose. Manchon de skung.

Autre costume, gris argenté: Jupon de taffetas gris. — Petits volants plissés, tout le long du lé du devant, jusqu'en haut. — Un assez haut volant froncé & à tête est posé par derrière, venant de chaque côté rejoindre ceux du devant. — Tunique de drap gris, ornée d'un bord de chinchilla ou de plumes frisées. Au-dessus de ce bord, broderies en petits galons argentés, entremêlés de lacet de soie grise & formant des arabesques, comme aux vêtements militaires. — La tunique ouvre sur un long gilet de soie grise, & s'écarte en laissant voir le devant du jupon. — Dolman en drap gris, un peu cintré par derrière; mêmes broderies & même bord de chinchilla ou plumes. — Grosses ganses mélangées argent & soie, formant brandebourgs. — Manchon de chinchilla, ou en drap gris avec

bandes de plumes de chaque côté. — Chapeau fermé en velours ou feutre gris. Plumes d'autruche naturelles. Un chapeau de dentelle noire irait également bien avec cette toilette.

Modèle plus simple convenant à une jeune fille:

Jupon en vigogne marron, avec cinq biais d'étoffe pareille, ayant de chaque côté un gros liseré de cachemire rose.

Blouse boutonnée jusqu'en bas, très-relevée de chaque côté & tombant assez bas sur le jupon par derrière. Un biais liseré de rose la garnit tout autour. — Ceinture ronde en vigogne, liserée de rose. — Petite casaque anglaise en étoffe semblable, doublée & liserée de rose. Col & revers de cachemire rose. — Chapeau de feutre marron avec longue plume frisée marron. Nœud rose en dessous & de côté.

Le même costume liseré de bleu est aussi très-gentil, d'aspect jeune & sans prétention. Un autre, en vigogne gros bleu, liseré de soie bleu clair, m'a semblé charmant aussi.

Modèle de toilette habillée en gros d'Écosse *vin de Bordeaux*. Le jupon est à queue. Derrière, un haut volant dont la tête est coupée par un biais de velours, large de 10 centimètres, & de même couleur. Le devant de ce jupon est orné, en long, de cinq bandes de velours posées à plat, & laissant entre elles un espace de même largeur dans le bas, en se rapprochant en haut vers la taille. — Pouff de soie resseré & relevé par un large & long nœud de velours retombant sur le volant du jupon.

Corsage à basques, à boutons de velours. Les devants de ce corsage sont garnis en long de trois bandes de velours un peu moins larges que celles du devant du jupon. Elles se rapprochent à la taille & s'élargissent aux épaules, de façon à simuler un gilet de soie unie, qu'on pourra rentrer le soir; à l'intérieur, dentelle blanche. — Trois velours en long sont posés sur la manche qui est ouverte, & dont un nœud de velours à bouts ferme l'ouverture.

Les formes préférées pour les manteaux de velours sont les dolmans, les pelisses hongroises, les casiques & différents genres de vestes & de paletots.

Voici un modèle très-réussi; il est en velours noir, forme un peu cintrée derrière & large devant. Il est doublé de ventre de petit-gris. — Manches demi-larges. — Bordure de skung. — Broderie de ganses de laine noire & de petites soutaches d'or.

Il est attaché par des brandebourgs & des olives en ganses noires & or. Sur l'épaule, grosse fourragère en ganses du même genre.



Nº 392.5 bis

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Ayuntamiento de Madrid



EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune femme. — Jupe en satin, garnie de biais en velours, bordés d'une dentelle & surmontés d'un volant en dentelle avec appliques. — Tunique garnie d'un volant de dentelle, maintenu par les appliques en velours; elle est relevée sur le côté par un bouquet de camélias. — Corsage avec revers en velours, garni d'une dentelle plus basse, fermée par une agrafe en camélia. — Manche drapée, retenue sur l'épaule par une branche de camélia. — Chemisette en tulle avec une engrelure, dans laquelle est passée un velours. — Coiffure en camélias.

Toilette de jeune fille. — Robe en tulle. — Tablier formé par des bouillonnés que séparent des traverses de velours avec nœuds; sur le côté, les quilles sont formées par trois volants en tulle double, maintenus par un velours; le poulx est relevé par une ceinture en velours frangée. — Corsage-plastron rappelant l'ornement du tablier. Bretelles en tulle double; deux volants en tulle double forment le jockey, qui est maintenu par un nœud d'épaule en velours. — Primevères de Chine en velours dans les cheveux. — Bijoux en corail.

Toilette d'enfant du magasin de Pygmalion, 102, rue de Rivoli. — Robe en popeline, ornée de biais en faille. — Corsage à basque carrée, décollée, & fermée par deux rangées de boutons en vieil argent; manche courte bouillonnée. — Chemisette en mousseline décollée, à manche courte & ornée d'entre-deux brodés et de Valenciennes.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

N° 1, *Costume de petit garçon.* — Veste longue en satin rayé blanc et violet, arrêtée à la taille par une ceinture en cuir. — Pantalon pareil, court, bouffant, arrêté au genou par un ruban de satin noué sur le côté. — Manteau Crispin pareil, à grand col. — Béret pareil. — Manchette à sabot et col fraise en batiste. — Souliers en cuir pareils à la ceinture, avec rosette en ruban de satin violet.

On peut faire ce costume à peu de frais en percale lustrée blanche, sur laquelle on pose des bandes en satinette de couleur.

N° 2, *Costume de petite fille de 10 à 12 ans.* — Robe en taffetas ou popeline ponceau, ornée de velours noir. — Corsage décollé en carré sans manche, orné également de velours. — Ceinture en velours, fermée par une agrafe en vieil argent. — Tablier en batiste, festonné, garni de velours noir. — Chemisette en organdi avec manche bouillonnée; les bouillonnés sont séparés par des velours noirs. — Calotte en velours liseré de taffetas ponceau et ornée de deux nœuds pareils. — Bottines en taffetas ponceau.

N° 3, *Costume de jeune fille de 16 à 17 ans.* — Jupe en satin pékin jaune et noir. — Tunique en taffetas bleu pâle, décollée en carré, avec manche large à revers; le

revers est bordé d'un velours noir, l'encolure d'un ruban de satin jaune entre deux velours noirs. — Sous-manche en satin jaune garnie de velours. — Fichu et manchette en organdi. — Toque en taffetas bleu, ornée de velours noir posée sur un tuyauté en dentelle. — Voile en organdi.

N° 4, *Costume de jeune fille de 18 à 19 ans.* — Jupen en cachemire grenat avec trois velours noirs posés dans le bas. — Seconde jupe ouverte en cachemire ponceau, bordée d'une bande en taffetas bleu, maintenue des deux côtés par un galon d'or. — Tunique en taffetas ou cachemire bleu, bordée du même galon d'or. — Corselet en velours noir garni avec le galon d'or. — Chemisette en mousseline décollée, terminée par deux entre-deux brodés. — Manche plate en velours, terminée en haut et en bas par un bouillonné en mousseline. — Tablier en gaze blanche, orné de rubans de couleurs variées, disposés en rayures bayadères. — Cheveux nattés en couronne; un diadème, formé par des épingles à tête dorée, la retient. — Collier en corail. — Mules en velours brodées d'or.

PREMIER CAHIER

Costume. — Sortie de bal. — Parure. — Confection. — Applique en velours. — Pochette à ouvrage. — Chapeau-capeline. — Étoile, crochet et mignardise. — Lucie. — Garniture. — Garniture. — Entre-deux. — Chapeau. — Collet. — Chapeau avec brides. — Valentine. — Parure. — Claire. — Passementerie. — F. S. — Entre-deux. — Parure. — Serre-papier. — A. D. enlacs. — Entre-deux. — Marianne. — Petit entre-deux. — Garniture. — Capeline tricotée pour baby. — Georgette. — Mathilde. — Garniture. — Gant tricoté.

PLANCHE I

PREMIER CÔTÉ.

Mantelet pour petite fille de 6 à 8 ans.
Col à revers.
Sous-manche assortie.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Corsage décollé (deuxième toilette, gravure du 1^{er} janvier).
Fichu alsacien.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

PREMIER CÔTÉ.

GARNITURE, application de nansouk sur tulle grec, pour bordure de rideau, nappe d'autel ou bas d'aube.

DEUXIÈME CÔTÉ.

BANDE, tapisserie par signes, pour coussin, chaise, dessus de table ou encadrement de rideau ou de portière.

LOGOGRIPHE

J'ai d'un soldat martyr pris le nom bien-aimé :

De six membres je suis formé ;

— Privé de l'un d'entre eux je n'ai plus que la gorge,

— Puis, retranchant ma tête, on me réduit à l'orge,

Ainsi qu'un animal, ou comme un assiégé,

Dont le pain, par surcroît de paille, est mélangé.

— Reconstituit, je pourrais vous offrir un breuvage

Qui, venant des Anglais, chez nous est en usage.

— Mais si, m'ôtant mon chef, on prend mes pieds encor,

Je n'ai plus que mon cœur, mais ce cœur vaut de l'or.

MOSAÏQUE

Je dédaigne tout livre qui ne m'enseigne pas à
vivre ou à mourir.

MONTAIGNE.

..

Allons toujours au-delà des devoirs tracés, &
restons toujours en deçà des plaisirs permis.

M^{me} SWETCHINE.

Fondez votre or & votre argent, & faites-en une
balance pour peser vos paroles.

Ecclésiaste.

..

Nous louons plus souvent ce qui est loué que ce
qui est louable.

LA BRUYÈRE.

RÉBUS

